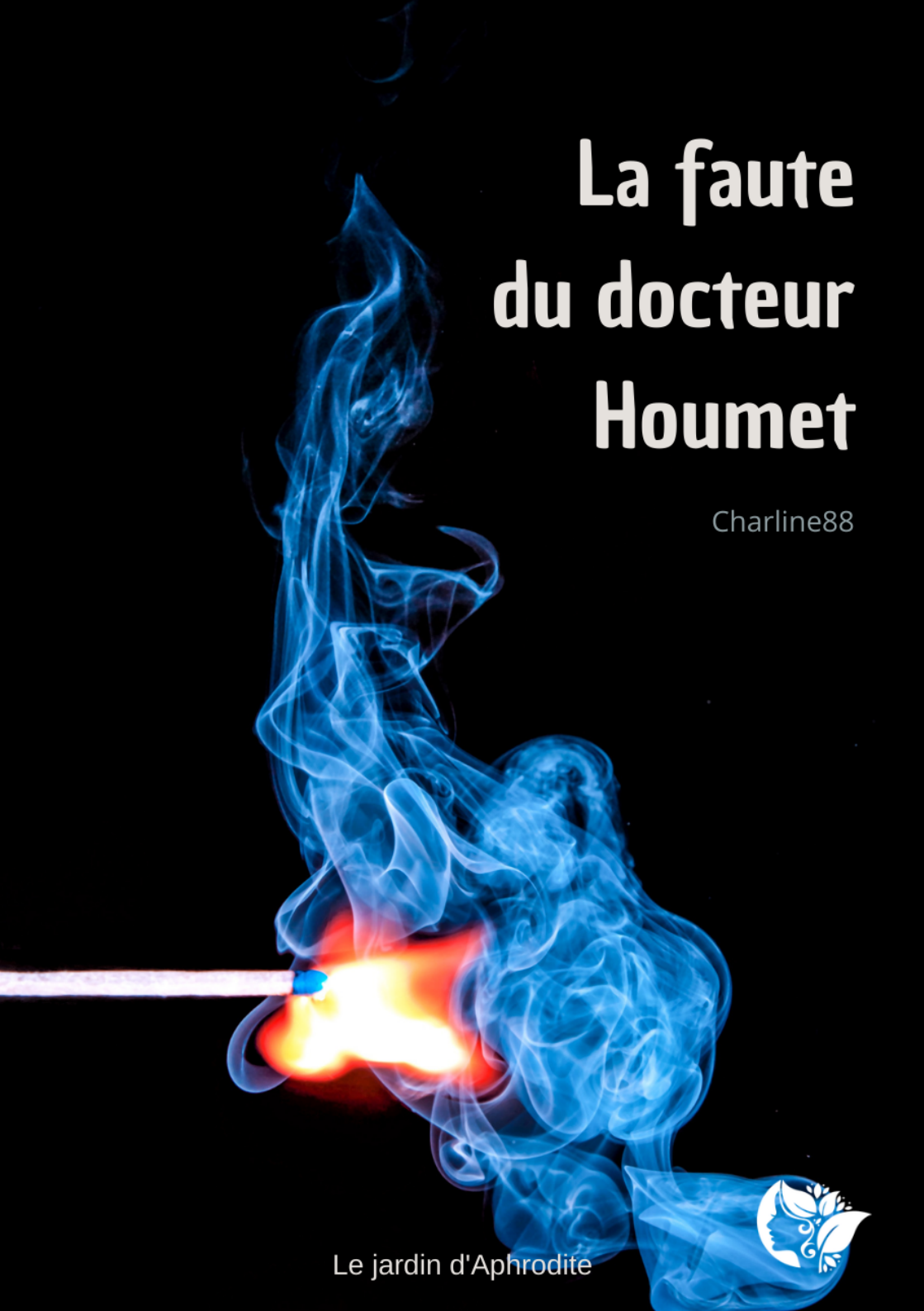


La faute du docteur Houmet

Charline88



Le jardin d'Aphrodite



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Charline88

La faute du docteur Houmet



© Le jardin d'Aphrodite - Décembre 2020

Sommaire

Acte I : L'envol du papillon	3
Acte II : Les années bonheur	17
Acte III : Le temps d'aimer	31
Acte IV : Doutes et méprises	43
Acte V : Psychiatre et compagnie	57
Acte VI : L'heure des comptes	79
Acte VII : Vérités et bonheur	101

Acte I : L'envol du papillon

Le tissage, avec ses métiers qui tournent à plein régime, c'est le poumon du village. L'usine fait vivre presque tout le monde ici et le patron est un bon boss. Il est humain et ses ouvriers ne sont pas dans la misère. L'année dernière encore il a fait installer dans chacun des appartements de ses cités des salles de bain. Une baignoire et des toilettes privées pour chaque famille, un vrai luxe en cette année 1952.

Mais Marinette et Gabriel sont, ce dimanche matin du 27 juillet, bien loin des préoccupations de ce jour de repos hebdomadaire. Depuis sept heures du matin, le joli ventre rond de l'épouse de Gaby, employé à la menuiserie de l'usine, ce ventre aux courbes épanouies s'est mis en mouvement. Depuis plus de deux heures maintenant que les premières contractions sont apparues, les deux tourtereaux ne tiennent plus en place. Il faut dire qu'ils ne savent pas trop comment s'y prendre et que cet enfant qui arrive les perturbe.

Marinette geint de plus en plus fort ; le doute n'est plus permis : sûr que le bébé va arriver aujourd'hui. Alors Gaby file chercher madame Jeanne, la sage-femme. Devant sa porte, il trouve que c'est bien long pour qu'elle vienne lui ouvrir. Enfin la clé dans la serrure fait un tour et la femme qui apparaît est élégamment vêtue.

— Oui ? Ah, c'est toi Gaby. Ne me dis pas que...

— Si, Madame Jeanne, il faut venir tout de suite ! Je crois... je crois que le bébé arrive.

— C'est bon, calme-toi. Ce n'est pas chrétien, ça, de pondre un dimanche ! Tu vois, je me préparais pour la messe. Enfin, depuis combien de temps qu'elle a des contractions, Marinette ?

— Des quoi ? Ah oui ! Elle a commencé à avoir mal au ventre depuis sept heures du matin, qu'elle m'a dit.

— Bon, écoute, je me change et j'arrive. Toi, tu rentres chez toi et tu mets de l'eau à chauffer, beaucoup d'eau ; je vais venir dans cinq-dix minutes. Et surtout vous ne vous énervez pas : il y en a encore pour un bon bout de temps, c'est toujours comme ça pour les premiers-nés. Vas-y ! Allez, qu'est-ce que tu attends ? Fonce, et reste bien près de ta femme jusqu'à mon arrivée.

— Il n'y a rien d'autre à faire que mettre de l'eau à bouillir et veiller sur elle ?

— Tu peux aussi préparer des serviettes si tu veux. Cours ! Va, grand nigaud !

Alors qu'il repart au galop, Jeanne suit des yeux ce grand échalas d'une vingtaine d'années qui file vers sa maison. C'est un brave gamin ; il a épousé la fille du contremaître. Elle connaît ces deux-là depuis... bien avant leur naissance. Elle se souvient des ventres arrondis de leurs mères. Ils sont nés à quelques mois d'intervalle ; c'est déjà loin, tout cela. Elle est la marraine de cœur de presque tous les gamins de ce village depuis... quarante ans. Un bail, quoi. Poussant un soupir, elle se décide enfin à fermer sa porte.

— Jean ! Jean ! Je ne viendrai pas à la messe. Tu diras à monsieur le curé que le travail a commencé chez Marinette et Gaby. Il aura sans doute un paroissien de plus dans la journée.

C'est un bougonnement incompréhensible qui répond à sa phrase, juste lancée à l'intention de son mari qui se prépare, lui aussi, pour l'office dominical. Elle n'écoute déjà plus, changeant sa toilette trop belle pour cette autre messe qu'elle va devoir maintenant célébrer. Depuis le début de l'année, ce bébé sera le huitième à venir grossir les rangs des habitants des « Meix », hameau perdu dans

les Hautes-Vosges, du côté de Rupt-sur-Moselle. Jeanne cherche enfin sa blouse, prend sa trousse au passage dans l'entrée et la voilà partie vers la cité où réside le couple.

En ce dimanche matin, le village semble encore endormi. Les fers de ses chaussures frappent les pavés et ce bruit rompt le silence pesant de la petite bourgade. Mais Jeanne sait bien que dès le premier son de la cloche de la chapelle – oui l'église elle est au centre, à environ trois kilomètres d'ici – dès que la cloche tintera, ils sortiront tous de leurs maisons pour se rendre auprès de l'abbé qui doit officier ce matin. Elle sait aussi que pour elle la journée risque d'être bien longue ; mais moins que celle de Marinette, sans doute.

Celle-ci est assise à la table de sa cuisine. Une jolie femme, cette petite ! Elle fait mine de se lever à l'arrivée de la sage-femme. D'un geste de la main, l'arrivante pourtant l'invite à ne pas le faire.

— Alors, ma belle, ça y est ? Tu te décides à nous le pondre, à nous le montrer celui-là ?

Elle a dit cela avec un sourire, et son doigt pointe vers le ventre alourdi, énorme qui tend la peau, montrant les veines bleues, exagérément apparentes.

— Allons, viens sur ton lit, nous y serons mieux. Il faut que je t'examine ; tu veux bien ? Gaby, l'eau chauffe ? Oui je sais, c'est long ; mais bon, avec le gaz maintenant... Allez, hop ! C'est par là, ta chambre ?

— Oui. J'ai refait le lit.

— Tu sais, Gaby, il va être bon à changer de toute façon dans quelques heures.

— Quelques heures ? Vous avez dit quelques heures ?

— Eh oui, ma belle ! Un premier, ça ne se pond pas comme ça ; c'est toujours plus long. Mais rassure-toi : tu verras, au cinq ou sixième, on n'y fait plus attention tant c'est rapide.

— Ben non. Ça, je peux vous le dire : vu ce que j'endure déjà, pour un deuxième, il faudra me prier longtemps.

— Les contractions ont lieu tous les combien de temps ? Installe-toi là. Non, toi, Gaby, tu ne restes pas dans mes pattes ! Tu attends là et tu me fais un bon café, je vais en avoir besoin. C'est ça, couche-toi, Marinette. Maintenant remonte tes jambes, mets tes talons sous tes fesses, je vais devoir... ça va ?

— Oui, mais j'ai quand même un peu peur. J'ai... hmm, j'ai drôlement mal !

— Ah, le col est déjà ouvert comme une pièce de cinq francs. Encore un effort, que je voie comment le loustic se présente. Ah ! Attends encore un peu, je ne le sens pas bien. Là, le voilà, le petit drôle.

— Hmm... ça fait un mal de chien. Ah ! Aïe !

— Écoute, tu ne vas pas déjà t'égosiller à crier comme si je t'égorgeais ! Allons, un peu de courage, serre les dents, nous avons toutes connu cela, et ta mère avant toi.

— Ouf... Voilà, c'est un peu passé.

— Oui, mais la douleur va revenir, et de plus en plus rapprochée. Bon, reste allongée, je vais voir ton homme, voir s'il ne panique pas trop.

Le visage de Jeanne ne reflète rien de spécial, mais au fond d'elle, elle est très inquiète. Le bébé n'est pas en bonne position pour sortir : il se présente par le siège et il est déjà trop bas pour arriver à le retourner. Elle se dit que le mieux serait de faire partir Marinette à l'hôpital de Remiremont ; sans doute un médecin serait plus adapté pour ce genre de situation, d'autant que le risque est grand pour l'enfant. Il faut se décider vite.

— Bon, Gabriel, viens t'asseoir là. Écoute, tu vas filer chez le père Babé et tu lui demandes de venir le plus vite possible avec son taxi. Il faut emmener ta femme à l'hôpital. L'enfant arrive par le siège, et je ne peux pas faire grand-chose. Il est gros et risque de souffrir trop de cette manière. Je crois que le mieux c'est de l'emmener à l'hôpital tout de suite. Ne lui dis rien, ne l'effraie pas. Là-bas, ils l'endormiront, lui feront une césarienne, et dans quinze

jours elle gambadera de nouveau avec votre bébé dans les bras. Tout va bien se passer, mais fais vite pour le taxi.

— C'est grave ? Vous me flanquez la frousse avec vos grands mots...

— File, je te dis, tu n'as pas de temps à perdre. Reviens avec le taxi. Tu le secoues, le Justin ; tu lui dis que c'est moi qui le demande pour qu'il se presse.

Gaby est parti sur son vélo. Ce n'est pas loin, mais il faut arriver avant que la cloche ne rameute tout le monde, sinon c'est à la chapelle qu'il devra aller pour le trouver le chauffeur de l'unique taxi du coin.



Remiremont sous juillet, c'est beau. Mais pour monsieur Houmet – médecin de garde à l'hôpital – la beauté de la cité des chanoinesses, c'est quelque chose d'abstrait. Il est fort occupé par la naissance de l'enfant du directeur de la Banque de France. Un homme de trente-huit ans qui a épousé en secondes noces Alice, la fille du maire de la ville. L'accouchement s'est mal passé et il a dû endormir sa patiente et pratiquer une incision pour extraire l'enfant. Malheureusement, pour la petite forme maculée de sang, il n'y a plus rien à faire et il se demande à l'instant, comment à son réveil, elle, la maman, va prendre la chose.

Et puis il y a le maire, son ami, qui lui aussi va avoir un chagrin énorme. Comment annoncer cette nouvelle à tous sans blesser personne ? Comme pour couronner le tout, ce matin, les deux sœurs qui servent d'infirmières ne sont pas venues travailler et il doit donc affronter seul cette sale besogne ! Alors qu'il recoud consciencieusement l'incision, un brouhaha dans les couloirs l'inquiète. Il finit par stopper son ouvrage puis sort de la salle où sa patiente reste endormie.

— Docteur, Docteur, nous avons une autre patiente pour une césarienne ! Une jeune femme de Rupt... où enfin de ces coins-là.

— Mettez-la dans la salle d'opération à côté ; je finis ici et j'arrive dans une minute.

— Bien, Docteur.

Bon sang, voilà une matinée qui semble être agitée pour ce bon docteur Houmet ! Enfin, ça lui permet d'éviter de suite la triste corvée de l'annonce à la famille du bébé mort-né. Pour un moment au moins il est encore protégé par cette intervention à faire. Malheureusement, les infirmières ne sont toujours pas là. Tant pis. Après examen rapide, il se dit qu'il est grand temps d'agir. La frimousse angoissée de cette jeune et jolie femme lui donne une sorte de courage.

— Écoutez, Madame, je suis seul ce matin ; je vais devoir vous endormir avec le masque. Combien pesez-vous ?

— C'est important, Docteur ?

— Oui, c'est pour le gaz que je vais vous donner en fonction de votre poids.

— Ah oui. Je crois que je fais soixante-cinq kilos avec mon gros ventre.

— Bien. Alors je vous pose le masque. Comptez. Allez, comptez !

— Un, deux... trois... quatre... cin...

Le reste se perd dans une respiration régulière : elle est endormie. Le médecin attend encore une minute, pince la joue de la petite femme couchée là, puis comme elle n'a pas de réaction il commence son travail. Oh, c'est très rapide. Une seconde pour fendre les tissus. Apparaît alors la forme violacée d'un bon bébé, que l'homme se fait une obligation de sortir du ventre entrouvert. Ensuite, après une légère tape sur les fesses du nouveau-né, un cri aigu se fait entendre. Le médecin se met en devoir de couper le cordon alors que l'enfant gigote sur le ventre de sa mère. Mais au fond du ventre entrebâillé, quelque chose attire l'attention de l'accoucheur.

Une autre petite chose qui vient de remuer est aussi extraite du ventre pour subir le même rituel de la claque. Devant l'obstétricien médusé, deux jolies gamines se mettent à vagir doucement ! Ce n'est

qu'après avoir refermé la plaie pratiquée par son scalpel qu'une idée bizarre se fait jour dans l'esprit de monsieur Houmet. Comme il est seul, il doit aussi nettoyer, laver comme il peut les deux bébés qui gigotent chacun dans un petit berceau de la maternité. Le docteur saisit deux bracelets de papier et se met sans hâte à inscrire sur ceux-ci le nom de famille des fillettes, puisque ce sont des sœurs jumelles.

Cette tâche administrative terminée, il entrouvre la porte de communication entre les deux blocs opératoires, et sans aucune hésitation il pousse un des berceaux dans la chambre voisine, celle où la femme du banquier est toujours endormie. Bien sûr, sa conscience lui dit que ce qu'il fait n'est pas bien ; mais bon... La douleur des gens n'est pas sa tasse de thé, et l'une et l'autre n'ont aucune chance de savoir un jour. Il prend le bébé mort-né, le dépose dans un linge qu'il descend lui-même à la chaufferie en passant par les escaliers de service intérieurs. Il jette son fardeau encombrant sur le brasier qui brûle dans cette infernale machine puis, d'un pas décidé, remontant dans les blocs « op », il se dirige vers le corridor qui mène aux douches. C'est là qu'il croise les deux infirmières retardataires.

— Alors, Mesdames ? Je dois faire votre travail toute la journée à votre place ? Pendant que vous traîniez je ne sais où, j'ai dû mettre au monde par césarienne deux jolies jeunes filles. Allez donc rapidement vous occuper de nos nouvelles venues ! Bon sang, il faut que je sois gentil pour ne pas vous coller un blâme... Allez, allez ! On y va plus vite que ça ! Voyez aussi avec les familles pour les prénoms ; je n'ai inscrit que les noms de famille sur les bracelets.

— Oui, Docteur. Nous avons été retenues par...

— Je m'en fiche de vos explications ; vous mettez vos signatures sur le bas des feuilles d'accouchement puisque tout s'est bien passé.

— D'accord. Merci, Monsieur Houmet ; vous êtes bien le meilleur des médecins de cet hôpital. Ces jeunes femmes ne pouvaient pas être en de meilleures mains.

— Allez, les filles, au boulot ! Il y a des parents qui attendent.

Sans un autre mot il se dirige vers les douches. Longuement, lentement, il nettoie son corps des impuretés que les césariennes auraient pu entraîner. L'eau le rend propre à l'extérieur ; mais l'intérieur, lui ? Pourtant plus il analyse la situation, plus il se dit que c'est Dieu qui lui a permis de faire deux heureuses, voire plus puisque tous les membres de deux familles vont se sentir joyeux. Et puis qui pourrait un jour se douter que... Aujourd'hui, c'est la sainte Nathalie, et ce 27 juillet est un beau jour. Le soleil brille sur la ville, mais aussi désormais sur la vie de deux belles petites filles. Finalement, le destin des êtres tient à si peu de chose...

— Ah, Monsieur Houmet ! Alors, comment va notre petite Alice ? Et le bébé, quand pourrons-nous le visiter ?

— Pour le moment, l'enfant et la maman se reposent en salle de réveil. Nos infirmières sont aux petits soins pour les deux. Félicitations à monsieur le maire et à votre beau-père, Hector ! Vous avez une petite fille de deux kilos deux, et aussi belle que sa mère.

— Le mérite de me l'avoir donnée vous en revient, Docteur ; mais nous savions qu'avec le meilleur des praticiens, tout se passerait pour le mieux. Mille mercis !

— N'exagérons rien : je ne suis que le dernier maillon de la chaîne. Bon, eh bien bonne journée à vous tous ! Elle s'annonce radieuse, non ? Un soleil royal et une naissance parfaite, voilà de quoi enjoliver les dimanches de notre ville.

Sortant de la petite salle destinée aux personnages importants, le médecin se rend maintenant dans la salle d'attente où Gabriel, lui aussi fait les cent pas.

— Ah ! Alors, jeune homme, vous voici rassuré ? Votre épouse a donné le jour à une jolie petite frimousse rose comme sa mère. Pour l'instant elle dort ; le bébé aussi. Vous pouvez attendre, mais pour le réveil il faut encore compter deux bonnes heures, ou alors

aller boire un verre au bistrot à côté. Les émotions donnent soif, non ?

— Merci, merci, Docteur. Je suis content que vous ayez pu faire quelque chose pour ma Marinette.

— Mais je n'ai rien fait d'autre que mon travail, jeune homme, comme vous faites sans doute le vôtre chaque jour. Bon, eh bien les infirmières viendront vous voir pour vous prévenir du réveil de votre épouse. Elle sera encore un peu dans les nuages quelques heures, alors soyez patient.

— Oh, merci, Docteur ; encore merci !

Finalement, le médecin se dit que le simple geste qu'il a fait lui procure mille fois plus de plaisir et de reconnaissance que toute une longue semaine à soigner les patients qui viennent chaque jour le visiter ; la conscience a vite fait de s'accommoder de ces petites gratifications, données autant par les puissants que par les petites gens. C'est ce que pense le gentil docteur alors que sur ses lèvres naît un sourire lumineux, lumineux comme le soleil de cette sainte Nathalie bénie. Alors il n'a plus une pensée pour ce petit corps parti en fumée, et encore moins pour cette fillette qui ne saura jamais que sa maman...



Catherine a des cheveux magnifiques ; mi-longs, bruns et frisés, ils sont la fierté de sa mère. Sa peau est douce comme du velours, et Marinette la dorlote bien trop au goût de son père. Mais bon, Gaby aussi l'aime, cette gamine, mais il est moins expressif ; il le montre moins que son épouse. Elle vient d'avoir dix ans et, mon Dieu, comme elle a grandi ! À l'école, monsieur Miller, l'instituteur, ne tarit pas d'éloges sur la petiotte. Elle sait lire, écrire, compter comme aucun des autres enfants de la classe. À croire que le Bon Dieu a déposé toute l'intelligence du monde au fond de son berceau le jour de sa naissance.

Le couple, endimanché par des habits de sortie, comme au garde-à-vous, écoute le maire de la commune faire son discours de remise des prix de l'école ; l'un et l'autre attendent que le tour de l'école des « Meix » vienne. Prix d'excellence pour Catherine ; premier prix d'histoire, de géographie, et premier prix d'éducation civique. Ça, c'est du bon travail pour les deux parents, pas peu fiers de leur fillette. Elle aussi est droite comme un I, et le ruban qui lui serre les cheveux flotte un peu au vent de ce juin si particulier. C'est la dernière année pour elle à la petite école : en septembre, elle sera en sixième, et là ce n'est plus de la rigolade.

Papa lui a dit « Si tu travailles bien, on t'enverra aux grandes écoles et tu pourras être une femme instruite. » Oh, la maman a bien versé une petite larme, mais c'était juste d'orgueil. Sa fille pourra peut-être devenir institutrice ou médecin ; enfin, ce genre de métier qui ne met pas de cal aux mains, qui ne tache pas les vêtements, qui n'oblige pas à se lever à cinq heures du matin tous les jours que Dieu fait, sauf celui qui lui est réservé.

Alors quand vient le tour de son école, que son nom est cité, Catherine se lève, se faufile sur l'estrade et reçoit le volumineux dictionnaire de sa récompense. Ensuite, c'est la litanie des premiers prix pour lesquelles ses petits bras se chargent de beaux ouvrages, avec leurs pages glacées. Des livres pareils à ceux des années précédentes. Studieuse et attentive à ne pas décevoir ses parents, la fillette a toujours été une bonne élève. Mais ses yeux d'un vert profond ne sont parfois pas aussi gais que ce que ses parents voudraient.

Parfois – oh, jamais bien longtemps – une ombre passe, fugitive, et pourtant si cruellement réelle. Une impression de manque, de vide, de n'être qu'à demi présente, comme si quelque chose était enfoui quelque part, un secret dans sa vie pourtant si courte. Une mélancolie sans fondement, une tristesse qui n'a pas de base précise, juste un mal-être, un vide immense que Catherine n'arrive pas à exprimer. Mais elle sait cacher cela à tous, ne rien dire. Comment,

du reste, saurait-elle expliquer cette espèce d'angoisse permanente qui l'habite ?

Elle ne connaît rien d'autre que ces beaux jours, que ces étés heureux avec des parents qui n'auront sans doute jamais d'autres enfants. Alors ce truc qui la ronge, ce tracas permanent qui lui bouffe un peu la vie, elle tente de vivre avec, de s'en faire presque un ami. Le pire, c'est le soir, juste avant de s'endormir, quand dans les draps frais elle ferme ses jolis yeux. Elle se voit ailleurs, dans une vie autre, avec des amis différents, avec d'autres jeux également, comme s'il lui fallait s'inventer une autre façon de vivre.

Sa mère aussi a parfois d'étranges sensations ; c'est un peu comme si les crises passagères, mais réelles, subies par sa petite provoquaient en elle des absences difficiles à cerner. Ce que l'une vit, l'autre le ressent, et les racines de cet état de chose semblent bien plus profondes, mais toujours masquées par les sourires que les deux femmes affichent. Gaby, lui, se contente de ce petit bonheur partagé par tous, et même quand ses longs doigts suivent la nuit la trace de la couture sur le ventre de son épouse, ce n'est qu'une étape pour lui rappeler la naissance de Catherine. Et rien d'autre.

Il n'y a jamais eu de contraception d'aucune sorte chez ce couple-là. Un autre enfant n'est pas venu, c'est tout, et la discussion qui s'engage sur le sujet est vite close par cette fatalité toute bête. C'est comme ça, il n'y a pas à revenir là-dessus. Bien sûr que les deux époux ont leurs bons moments aussi, que cet homme-là aime cette femme. Le sexe, c'est encore un sujet tabou : pas de sous-entendus, on n'en parle pas. On se contente de faire l'amour dans la chambre ou ailleurs, mais toujours de manière discrète et sans remous. Du reste, ni l'un ni l'autre n'oserait se demander si son ou sa partenaire a bien aimé, s'il ou elle a joui, quoi ! Ça ne se fait pas d'en parler, et le sujet n'est jamais abordé.

Puis Gabriel et Marinette ont acheté leur logement. L'usine ne va plus aussi bien ; les soucis sont d'un autre ordre. Ils vivent chez eux, une vie à tempérament en quelque sorte. Alors le plaisir de

voir Catherine faire de bonnes études, c'est quand même un peu des rêves de chacun qui vont et viennent dans leur tête, reposant essentiellement sur celle de la gamine. Mais ils sont fiers d'elle, elle qui a si bien compris l'enjeu de ces cours qui lui volent une grande partie de sa jeunesse.

Les années s'envolent au rythme soutenu de leçons à apprendre, de cours à suivre, de livres à lire aussi. Alors la fillette s'applique, s'accroche à cette idée d'un monde meilleur qui passe par ses bouquins, et tout lui réussit.

C'est ainsi que sa dix-huitième année voit se profiler à l'horizon un bac en section S qui inquiète la jeune fille qu'elle est devenue. Catherine est maintenant une femme ; enfin, presque. On peut voir se retourner sur son passage de jeunes hommes, boutonneux ou non, qui ne rêvent que de l'avoir dans leurs bras, voire dans leur lit pour les plus téméraires. Mais bon, Catherine ne vit que pour ces sacro-saintes études ; la bagatelle ne l'intéresse pas. Bien sûr, elle a tant travaillé que la mention « très bien » qui enorgueillit ses parents ne lui semble pas du tout usurpée, ni imméritée. Et alors qu'elle a trouvé un job d'été pour être sûre ne pas peser trop lourdement sur le budget familial, elle se prépare à un vrai changement dans sa vie.

Pour la prochaine rentrée, elle est admise à Nancy, à la faculté de droit, et son père ne cache plus sa joie. Lui, si peu expansif d'ordinaire, la traîne avec lui presque partout, même au tiercé du dimanche, juste pour le plaisir de répéter à tous qu'elle va dans la grande ville pour devenir avocate. Même Marinette n'arrive plus à raisonner ce Gaby dont les tempes grisonnent et qui boit bien un petit coup de trop, trop souvent à son goût. Enfin, tant qu'il reste gentil, travailleur, et que ça se limite à refaire le monde quand il est ivre...

Gabriel se demande parfois – mais c'est encore bien vague – comment il va accepter qu'un garçon vienne lui voler cette part de lui qui reste en Catherine. C'est un tout autre amour que celui

qu'il a pour sa Marinette. Au fond de lui, il sait bien que viendra bientôt un moment où un autre posera sur ce corps de femme en devenir un regard différent de celui avec lequel il la voit. Il n'est pas prêt à l'encaisser, ce mec qui surviendra, c'est sûr, mais le plus loin possible dans le temps. Et son épouse sait bien évidemment, même si elle n'en parle jamais, que la jalousie est latente chez Gaby pour sa fille. C'est ainsi : à la maison, on sait tout, mais on ne parle jamais de rien.

Pourtant c'est vrai que depuis quelques années Marinette a vu sa fille s'affiner, changer. Elle a compris avant tout le monde les bouleversements subis par le corps de l'adolescente. Cette lente mutation, cette transformation qui jour après jour a fait pousser deux jolis seins sur une poitrine de moins en moins plate. Le visage aussi est devenu plus... mûr, plus femelle, au fur et à mesure que les hormones ont commencé à régler les avantages féminins visibles à l'œil nu. Elle a su bien avant les autres que cette chenille, celle qui avait éclos en elle, devenait une femme à part entière, attirante, avec des charmes conséquents. Elle s'était dit un jour que son mari ne la regarderait sans doute plus comme une fillette mais comme une femme, et sa peur de voir en elle une rivale potentielle s'était finalement diluée dans un amour de chaque instant.

La vie suivait donc son cours, inexorable et sans heurts, mue par une main invisible, par quelque chose de plus fort que tout. Comme si la voie de tous était tracée par avance et que rien ne pouvait la dévier. Alors dans cette chambre où les deux époux installent ce matin de septembre 1970 la jeune fille, devenue une ravissante jeune femme, c'est comme un déchirement, le premier envol du papillon. Il n'y a pas de larmes dans les yeux du papa ; juste deux poings qui se referment dans les poches d'un pantalon de velours de circonstance, et seul son sourire qui sonne faux pourrait trahir sa peine.

Marinette, par contre, ne peut retenir cette gouttelette qui dégouline du coin de ses yeux à son menton pour venir éclater

sur un carrelage inconnu dans une myriade d'étoiles transparentes. Pourtant l'aplomb de la jeune fille qui prend possession d'une liberté toute fraîche en même temps que de ces nouveaux locaux les rassure.

C'est elle, qui d'un doigt malicieux vient stopper net la dernière larmichette qui veut s'échapper des yeux de sa mère. Puis dans les bras de ses parents, c'est la première déchirure – ou la seconde, si l'on tient compte de la sortie du ventre de ses origines. Ils sont là et elle lève la main en regardant la Dauphine rouge remonter sa rue, la laissant vivre sa vie d'étudiante. Combien ces deux-là, dans la voiture, se sentent solitaires de la laisser ici... Comme l'existence leur semble inutile dans ces jours qui suivent ce départ ! L'appartement silencieux est le refuge de Marinette, mais pour Gaby, c'est son enfer. Alors il cherche à le quitter le plus possible. D'abord, c'est pour le nettoyage du jardinet, puis ce sont les soirées au bistrot avec des copains qui ne peuvent rien changer.

Acte II : Les années bonheur

Sur le gâteau, les bougies sont allumées. La jeune fille aux cheveux frisés bien peignés est d'une beauté à couper le souffle. Dans ses petits yeux malicieux, bleus comme la ligne des Vosges, elle retient son souffle alors que son grand-père, sénateur-maire, commence à chanter « Happy birthday to you », immédiatement repris en chœur par la vingtaine d'invités que sa mère a triés sur le volet. Alice est fière de cette belle jeune femme qu'est devenue sa fille. Karine – c'est son prénom de baptême – gonfle fortement ses poumons et relâche d'un seul souffle toute la pression ainsi accumulée. Les dix-huit petites lumières vacillent et finalement s'éteignent. Alors, un à un les invités viennent l'embrasser et déposent sur la table devant elle un cadeau. Les paquets sont tous enrubannés et les doigts de la fille ne s'embarrassent d'aucune précaution pour déchirer les papiers multicolores.

— Karine, que vas-tu faire l'année prochaine, maintenant que tu as ton bac ? Tu comptes aller faire tes études sur Nancy ?

— Tu sais, c'est papa qui s'occupe de cela. Moi, je suis seulement le mouvement. Je voudrais passer une licence, mais mes parents ne sont pas trop d'accord ; ils préféreraient que je tente une carrière en politique, comme grand-père. J'ai pourtant horreur de cela.

— Oui, mais tu vas te diriger dans quelle branche, alors ?

— Une licence de droit ou de lettres sans doute, puis ensuite je verrai, si ce n'est pas trop dur.

— Quelle chance ! Tu imagines ? Nancy, ses lumières, ses boutiques... Enfin, la belle vie, quoi !

— Tu sais, ici chez nous, on trouve aussi ce que l'on veut ; je ne suis pas difficile, moi.

— Tu es drôle, toi ! Tu donnes l'impression que nous ne vivons pas dans le même monde. Comme si tu te voulais différente de nous ; enfin, je n'arrive pas à m'expliquer. Tu...

— J'ai quoi ? Parce que je ne pense pas comme vous toutes, là, à courir après les garçons ? Parce que je ne suis pas intéressée par l'argent de mes parents ? Ils en ont ; donc ça te paraît juste que moi j'en dépense à tire-larigot, simplement pour le plaisir d'avoir de belles fringues ? Tu sais, une jupe sans marque me permet parfaitement de circuler dans la rue tout aussi bien que vous qui ne rêvez que d'Yves Saint Laurent ou autre Chanel.

Le ton monte entre les deux filles ; aussitôt Alice intervient pour calmer le jeu.

— Karine, tu ne peux pas parler comme ça à ton amie ; le jour de ton anniversaire, en plus ! Tu ne vas pas faire un esclandre. Pourquoi n'es-tu pas comme les autres ? Toujours des idées différentes ; pourtant nous t'avons élevée de la même manière que ton frère. Toutefois, toi tu ne fais rien comme tout le monde ; c'est désespérant, mon ange.

— Écoute, tu as toujours préféré Frédéric ; et cet anniversaire, c'est une idée à toi. Je ne t'ai rien demandé ! J'ai l'impression que je n'existe pas, sauf aux yeux de grand-père. Pour vous tous, je suis une étrangère au sein de ma propre famille !

— Tu devrais te poser les bonnes questions, Karine. Que fais-tu pour être acceptée par tous ? Arrête un peu de vouloir toujours, toujours refaire le monde. Tu sais, il tourne depuis longtemps, celui-là ; il a commencé avant nous et il continuera encore longtemps à le faire après nous. Et puis si je t'ai donné l'impression de t'aimer moins que ton frère, c'est sans doute aussi parce que c'est ce que tu veux voir, toi. Mon amour est partagé : de cela j'en suis certaine.

— Pardon, maman, pardonne-moi ; je ne voulais pas te faire de mal. J'ai encore mal dormi.

— Toujours ces cauchemars récurrents ? Quand donc te décideras-tu à consulter ?

— Tu me vois aller dire à quelqu'un « Docteur, j'ai l'impression que toutes les nuits je m'appelle. Que je suis une autre, que je marche dans des rues que je ne connais pas, que j'ai d'autres amis, que je ne sais pas qui je suis. » Tu imagines l'autre en face de moi, quand je lui raconterais des trucs pareils ? Je suis bonne pour l'asile, maman. Il va me demander ce que j'ai pris, ce que j'ai fumé, c'est sûr.

— Je sais que ça paraît difficile à expliquer et sans doute à comprendre, mais il doit bien y avoir quelque chose à faire, non ? Karine, j'aimerais que tu y penses ; notre bon vieux docteur aura sans doute une oreille attentive à cette histoire de rêves. Je t'en prie ma, chérie, va le consulter.

— Je te promets, maman, que si mes cauchemars me harcèlent encore trop longtemps, j'irai voir monsieur Houmet. Allez, viens, retournons auprès de tes... pardon, de mes invités ; ils doivent avoir mangé tout le gâteau.

— Ben, j'espère bien en avoir une petite part quand même, non ?

Les deux femmes regagnent la salle où les autres papotent, rient tous de bon cœur sans se préoccuper de l'absence de la reine de la fête. Dans un coin de la pièce cependant, deux yeux marron épient les faits et gestes de la belle jeune femme qui maintenant déguste une part de moka. Frédéric n'a de regards que pour cette silhouette qui va et vient, passant de visage en visage pour l'accolade de remerciement rendue obligatoire par la remise des cadeaux. Il a beau se traiter de fou, se reprendre tout le temps, il se dit que son cœur à lui est dingue. Ce n'est pas normal d'être ainsi accro de sa sœur !

Il n'y a qu'une fille qui l'intéresse, et il faut qu'ils aient, elle et lui, les mêmes parents. La vie, c'est dégueulasse et mal foutu. Lui, du haut de ses dix-sept ans, la trouve... vachement bien foutue. Pour elle, par contre, il est invisible, transparent. Il ne compte plus le nombre de fois où il a failli se faire surprendre à guetter le soir quand elle va prendre sa douche, le nombre de fois où il a tenté de se trouver sur son passage lorsqu'elle sort de la salle de bain. Il n'a jamais aperçu que l'ombre de son ventre, que la naissance de son pubis ; mais comme elle l'a fait bander, rien qu'avec ce minimum ! Tiens, encore aujourd'hui avec sa jupe et sa façon de se déhancher en passant entre les gens... Merde, c'est trop ! Surtout que la voilà qui s'avance vers lui. Elle a un de ses sourires habituels, ceux des bons jours. Parce que ce n'est pas toujours le cas : c'est souvent qu'elle fait la gueule, la frangine. Et elle ne donne jamais d'explications ; c'est ainsi, point. Mais elle arrive vers lui avec son visage qui avance vers sa joue. Ce parfum... comme elle sent bon !

— Merci, Frédéric ! Merci pour le joli vase que tu m'as offert.

— Ben, c'est ton anniversaire. Alors, je ne savais pas trop si ça te plairait.

— Si, tu as bon goût. Allez, viens là que je te fasse un poutou ! Je t'aime, toi, mon frère !

Ces mots déclenchent en lui un remue-ménage incroyable, une vraie poussée d'adrénaline, et il sent que son ventre se tend. Enfin, quand il pense « ventre », c'est surtout la terminaison masculine de celui-là qui se déforme à grand vitesse. Il se traite de tous les noms d'oiseaux : ce n'est pas normal d'être aussi... con. Karine est sa sœur ; alors pourquoi son corps réagit-il de cette manière quand elle le frôle ? Elle a des amies très belles également, mais Frédéric peut bien les effleurer, les toucher aussi longtemps qu'il le veut ; jamais, au grand jamais aucune ne lui fait cet effet-là.

Les lèvres qui s'appuient sur la peau de sa joue, c'est un pur bonheur. Il s'approche davantage et passe ses bras derrière son cou,

s'accroche à la jeune fille, et elle se trouve si près de lui que la serrer sur sa poitrine lui laisse sentir la présence de son soutien-gorge.

— Hé, n'en profite pas ! Tu n'as droit qu'à un bisou, comme les autres.

— Oui, mais un sur chaque joue, alors il en manque un.

Tous les prétextes sont bons pour la garder encore une fraction de seconde contre lui. Un instant il se dit qu'elle a deviné son jeu, qu'il est démasqué, qu'elle va lui coller une gifle ; mais elle se recule et sa main vient remplacer sur sa joue les lèvres qui le brûlent. Elle reste un moment les yeux rivés dans les siens.

— Reste comme tu es, Frédéric. Ne change jamais.

Les autres mots sont perdus, happés par une meute de jeunes qui fond sur eux, arrachant ainsi la jeune fille des bras de son frère.

— Allez, vous deux, venez. On veut de la musique, on veut danser. Venez, allons nous amuser.

Là-bas dans le salon, Alice vient de mettre en route la platine et déjà la horde pousse fauteuils et canapés, débarrassant le parquet de toute entrave. La musique se fait plus forte alors qu'une main de fille oblige Frédéric à débiter un slow avec une blondinette insipide. À côté de lui, Karine danse avec un grand escogriffe, un singe qui ne plaît pas à son frère. Comme il tourne dans le dos du guignol, il voit le visage hilare de sa frangine qui lui fait... non, il n'a pas rêvé : elle lui fait un clin d'œil. Et l'autre, contre lui, qui se colle comme une sangsue... Ce qu'il a aperçu lui a filé une trique d'enfer. La blonde, qui se frotte honteusement à lui, se serre encore plus fort ; bien sûr elle ne peut pas ignorer... ! Mais son sourire béat lui fait penser qu'elle juge que c'est pour elle, cette poussée masculine qu'il ne peut refréner. Du coup, lorsque le slow s'achève, la gamine ne le lâche plus d'une semelle. Son babillage permanent met Frédéric mal à l'aise, mais il reste courtois. Alice lui a aussi appris les bonnes manières. Quant à sa sœur, eh bien elle est partie avec qui ? Pour où ? Ça le rend dingue, fou, ivre... de jalousie.

Une semaine que les cours ont débuté pour Catherine. Elle se fait assez facilement à cette nouvelle façon de vivre. Le midi elle déjeune à la cantine, et le soir un petit en-cas lui permet de ne pas trop s'en faire. En plus, sa mère a apporté des tas de conserves. De quoi tenir un siège ! Elle trouve plutôt sympas ces jeunes qui sont, comme elle, en première année ici, sur Nancy. Bien sûr, le soir elle a du mal à s'endormir, redoutant ces spectres qui viennent la tourmenter. Elle se voit trop souvent dans un miroir ; c'est elle sans l'être ! Quelque chose qui n'a aucun sens, sinon ce serait un simple rêve ; mais là, c'est bien au-delà de cela. Ces choses qu'elle vivait à la maison l'ont suivie dans cette minuscule chambre d'étudiante, à des kilomètres de Rupt. Elle finit par penser qu'elle va devoir vivre avec cela toute sa vie.

Pour le moment, la voici plongée le nez dans ses bouquins ; elle est aussi un peu là pour ça. Les profs sont bons apparemment, du moins c'est ce que lui a dit une deuxième année qui lui sert de tutrice, une sorte de marraine, quoi. Le problème des immeubles pour étudiants, c'est qu'ils ne sont pas bien insonorisés, et que toute la soirée il y a du passage dans les couloirs, des portes qui claquent, des voix pas du tout discrètes. Il arrive à la jeune fille de sursauter au moindre bruit, d'être parfois réveillée, sortie de son sommeil, ce qui la replonge toujours dans son second univers. Alors, de peur que ses fantômes ne la fassent encore souffrir, elle reste les yeux grands ouverts dans le noir. Il lui arrive de sombrer rapidement dans le néant, mais pas toujours et elle se fatigue plus dans les journées qui suivent.

Ce matin, c'est samedi ; elle se rend à la piscine. Nager, ça la détend. Elle aime cela depuis longtemps. Perdue dans la masse liquide, les cheveux camouflés sous un bonnet de bain obligatoire, elle ne pense à rien d'autre qu'à son village. La boulangère, l'odeur du pain chaud, juste des petites images comme celles-là qui lui permettent de garder le contact avec sa vie, celle de son enfance. Catherine se sent bien. Sur la serviette où elle s'est étalée pour se

faire sécher sur la terrasse au grand soleil, elle ferme les yeux. Puis, lorsqu'elle sent que sa peau risque de prendre un coup de soleil, elle se retourne. Dans ce mouvement ample de son corps qui se déplace horizontalement, elle sent autre chose que le soleil posé sur sa silhouette : à quelques mètres d'elle, un garçon la regarde comme si elle était une Martienne. Elle n'y prête aucune attention, et puis se dit finalement que ça suffit, qu'il est temps d'aller travailler un peu.

Sa serviette sur l'épaule, elle prend le chemin des vestiaires. La désagréable impression que le jeune homme la suit des yeux la dérange, mais pas pour longtemps. Vite rhabillée, elle rentre chez elle, oubliant l'incident et se remet dans ses cours avec ardeur. La pause déjeuner ne dure qu'un bref instant, le temps d'ingurgiter un quignon de pain, un peu de munster de Rupt suivi d'un café qui clôt ce frugal repas. L'esprit de Catherine repart dans les lignes sombres des livres qu'elle parcourt comme pour en absorber tout le contenu.

Les travaux pratiques de chimie et de biologie se font en binôme, et la jeune Vosgienne s'est vu attribuer une compagne d'étude. Une petite rousse répondant au prénom de Maryse travaille donc sur toutes les expériences avec elle. Pas désagréable du tout, bonne élève également, mais une concierge qui n'arrête pas de discuter. La professeure de chimie est toujours présente pour guider les premiers pas des deux donzelles, et une certaine complicité s'est instaurée entre ce groupe formé de Catherine et de sa presque amie désormais. Au fil des jours elles deviennent plus proches, et de temps en temps son binôme déboule dans la chambre occupée par Catherine. Ces heures-là sont toujours perdues pour la jeune fille qui n'arrive pas à faire taire sa visiteuse.

— Cathy, tu n'as pas de garçons qui viennent te voir ? Pourtant tu es mille fois plus belle que moi.

— Arrête ça, tu veux bien ? Tu dis n'importe quoi ! Je ne suis pas plus belle que quiconque : je suis moi, tu es différente, c'est tout.

— Oui, mais tu as un charme fou. Et tu évites de répondre à ma question en parlant d'autre chose, non ?

— Je ne suis ici que pour mes études ; les hommes ne m'intéressent absolument pas. Mes parents se saignent aux quatre veines pour me permettre d'être dans cette école, alors je me dois d'avoir de bons résultats.

— Moi, je n'ai qu'Odile, ma mère. Mon père a dû en avoir marre quand j'étais toute petite et il a fait sa valise. Il faut dire que supporter maman, c'est un exploit ! Elle ne raisonne pas comme nous, tu sais.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Ce n'est pas bien de dire du mal de sa mère.

— Je n'en dis pas de mal, mais elle a un esprit tordu, je te dis que ça. J'ai beaucoup de difficultés à vivre sous le même toit. Tiens ! Un soir tu viendras dîner à la maison et tu te rendras compte par toi-même.

— Mais elle travaille aussi pour te permettre de suivre tes études.

— Oui. Elle reçoit des barjes tous les jours ; c'est ça, son boulot.

— Des quoi ? Des barjes ?

— Elle est psychiatre. Tu imagines le topo ? Plein de détraqués qui viennent consulter à son cabinet, une pièce de notre maison. Alors tu penses bien que j'en ai déjà vus, des tarés, alors que je guettais par la fenêtre de ma chambre.

— Alors tu veux faire psy aussi ?

— Non, moi je préférerais faire de la recherche, tu vois, dans un labo, chercher des médicaments pour les soigner.

— Soigner qui ?

— Ben, les barjes qui viennent la voir !

Les deux filles éclatent d'un rire qui doit courir dans les couloirs, passer de chambre en chambre. Catherine se dit soudain que ce sont elles que les autres doivent, en cet instant penser folles.

— Et toi, un mec, tu en as un ?

— Disons que j'ai déjà un peu flirté avec un beau brun, mais j'ai eu peur de l'embrasser. Il a pris cela pour du dédain ou je ne sais quoi, et il ne m'a plus jamais invitée à sortir avec lui. Mais toi, là-haut dans ta montagne ?

— Oh, ce n'est pas encore la montagne ; et puis je n'ai jamais pensé à ce genre de truc. Je me dis que quand ce sera le moment, je saurai bien le reconnaître. Tu sais, ma mère, elle est avec mon père depuis très longtemps. Je ne sais pas si je pourrai un jour trouver un homme qui m'aimera comme il l'aime. Ça me fait peur, moi, ce genre de chose, tu vois.

— Ouais. Et dire que je me suis fait larguer pour un baiser que je n'ai pas donné ! Tu es une chouette fille. Tu n'es pas de l'autre bord, quand même ? Je pose la question ; je n'y crois pas, mais on ne sait jamais, avec tout ce qui se passe maintenant !

— Ça veut dire quoi, « de l'autre bord » ?

— T'es pas une femme... à femmes, quoi, tu vois bien ce que je veux dire...

— Ben non, je ne vois pas.

Encore un gros rire qui secoue les deux minettes qui se sentent proches l'une de l'autre et qui finissent par se trouver bien des points communs. Puis une idée traverse l'esprit de Catherine ; une idée saugrenue, surgie comme cela d'un coin de son cerveau.

— Ta mère, elle a des bouquins sur les rêves ou ce genre de chose, j'imagine ?

— C'est un peu la base de son activité, tu vois, l'analyse des cauchemars ; des rêves aussi, sans doute, mais je ne m'y suis jamais intéressée : elle est déjà assez chiante comme ça sans que j'empiète sur son domaine ! Mais pourquoi cette question ? Tu fais des rêves bizarres ?

— Non, non, c'est juste des paroles en l'air, pour parler, quoi.

— Ouais, mais là, je ne suis pas vraiment convaincue. Tu ne me dirais pas des âneries par hasard ?

— ...

— Bon, libre à toi de te taire, mais parfois tout déballer vaut mieux qu'un long silence. Je te rassure : ce n'est pas de moi, c'est de ma mère.

— Elle... elle a peut-être raison, finalement. Bon, eh bien, si on bossait un peu nous deux ? On ne va pas avoir notre licence en discutant de garçons, non ?

— Dommage qu'ils n'aient pas inventé une option sexe : je serais volontaire pour les travaux pratiques, moi.

— Allez, viens, notre compte rendu ne va pas se faire tout seul.

— Quel rabat-joie tu fais...

★

— Qu'est-ce que tu as, Frédéric ? Pourquoi n'as-tu pas touché à ton assiette ? Tu n'es pas malade au moins, mon grand...

— Mais non, maman ; où vas-tu chercher des idées pareilles ? Je n'ai pas faim, voilà tout.

— Ne t'inquiète donc pas comme ça, Alice : quand il aura faim il saura bien manger.

— Mon pauvre Hector, tu vois tout en rose, toi !

— Bon, vous deux, là, il n'y a pas que mon frère à table ; s'il ne veut pas déjeuner, c'est simplement et juste son problème. Moi, j'aimerais un peu de calme pour goûter au rôti que nous a mitonné Juliette. Je vous rappelle qu'elle y a passé du temps à nous le préparer, ce repas. Le moins que l'on puisse faire, c'est d'y faire honneur. Vous savez le nombre de gens qui ne mangeront jamais un morceau de viande comme celui-là ? Qui ne mangeront sans doute pas du tout, même ; vous savez le nombre de ceux-là ?

— Calme-toi, Karine ! Tu ne vas pas nous en faire tout un fromage, non ! Frédéric ne mange pas ? C'est son droit. Point à la ligne, l'incident est clos.

— De toute façon, c'est sans doute à cause d'une fille qu'il se met dans des états pareils.

— Bon, puis-je quitter la table ? Maman, papa, puis-je ?

— Oui, oui, vas-y avant que ta sœur ne nous arrache les yeux et le cœur ; tout cela pour un rôti et un fils qui n'a pas faim...

— Papa, tu oublies la fille qui est là-dessous, aussi.

— Et alors, c'est de son âge ; et du tien, également. Tu seras peut-être plus aimable quand tu auras un compagnon, un ami.

— Sûrement pas ! Je peux quitter la table aussi ? J'ai l'appétit coupé d'un coup, là.

— C'est bon, va. Au moins ta mère et moi pourrions-nous finir notre repas dans le calme.

— Hector... n'en rajoute pas non plus, veux-tu ?

— Oui, ma douce. Voilà, c'est fini. Je ne comprends plus nos enfants parfois, tu sais.

— C'est l'âge bête, celui de la rébellion, celui des revendications ; tous les jeunes passent par-là. Tu n'as pas gardé de souvenirs de ces instants d'ados, les mêmes que ceux que nous avons vécus ?

— Si, oui... Après tout, ne nous mêlons pas de leurs affaires de cœur ou non, ce n'est que passer.

Frédéric est dans sa chambre quand il entend la porte de celle de Karine se refermer doucement. Alors, n'écoutant que son courage, il sort et vient frapper contre l'huis de sa sœur.

— Oui ?

— Karine, c'est moi.

— Eh bien entre, Frédéric. Alors, qu'est-ce qui t'arrive, mon frère ?

— Je veux te poser une question. Es-tu allée à la piscine à Nancy ces derniers temps ?

— C'est ça, ta question ? Ça t'arrive souvent ce genre de truc ? Ne plus manger pour avoir une réponse ?

— Non, non, mais samedi je t'ai vue à la piscine et tu as fait mine de ne pas me voir.

— Attention, là ! Tu commences à divaguer, mon petit Frédo ! Ton esprit se ramollit à trop rester enfermé. Tu deviens fou ou quoi ? Pourquoi ferais-je soixante kilomètres pour aller à la piscine alors que nous en avons une dans le jardin ? Tu peux me le dire ?

— Écoute, je te jure que c'était toi ! Je t'ai vue allongée sur un transat, au soleil, à te faire sécher. J'ai même reconnu ta façon de te retourner quand tu as le ventre qui est trop chauffé par les UV. C'était toi, à n'en pas douter.

— Fred ! Hé, frère, tu dérailles, là ! Arrête le vin ou le cannabis ; je ne sais pas ce que tu prends, mais arrête tout de suite.

— Tu avais un maillot deux-pièces bleu ciel. Tu as fait comme si je n'existais pas, mais je suis sûr que c'était bien toi.

— Bien. Puisque tu veux absolument que je sois une menteuse, je te demande de sortir de ma chambre immédiatement. Je croyais que tu venais pour me raconter tes amours, mais là tu dépasses les bornes. Allez, sors d'ici vite fait !

— Tu peux penser et dire ce que tu veux, je te jure que je t'ai vue. Qu'as-tu donc à cacher à papa, à maman et à tous, pour que tu refuses de reconnaître une évidence ?

— Ma patience a des limites. File, sors de ma chambre, méchant frère. Allez, sors ou je crie !

Non mais, quel goujat ! Comment peut-il se permettre ? Karine reste prostrée sur son lit ; les larmes sont spontanément montées à ses yeux. Elle le croyait gentil avec elle. Dans quel but a-t-il bien pu inventer cette histoire ? Elle n'en voit pas l'intérêt. C'est étrange, elle aurait presque juré que parfois il se comportait comme un amoureux jaloux ; mais là, c'est trop : il a largement dépassé les bornes. Comment peut-il... Elle essuie de rage les larmes qui ont glissé vers son nez, entraînant dans leur sillage une large trace

noire de maquillage. Voilà à cause de lui, il faut refaire le rimmel. Zut, quel petit crétin ! Non mais, quel petit con ! Le pire, c'est que Frédéric lui fait pitié ; se rendre malade au point de ne plus manger, ou est-ce la faim qui lui fait voir des hallucinations ?

Incroyable, l'aplomb de Karine ! Comment peut-elle lui mentir aussi honteusement ? Il ne peut en aucun cas se tromper : cette fille, c'était elle. Que peut-elle bien avoir à cacher pour mentir comme ça ? Elle était assez près de lui pour qu'il aperçoive parfaitement sur son épaule gauche la petite tache brune en forme de poire qu'il lui a toujours vue. Pourquoi nier une chose aussi évidente ? Elle doit avoir un amant pour se taire de la sorte. Qu'il soit aussi maudit, celui-là ! Qu'il pourrisse en enfer, tiens ! Les poings de Frédéric se serrent à lui faire mal aux jointures des phalanges. Il ne décolère pas. Les filles sont toutes des menteuses ; ce n'est pas possible, ça !

Les jours suivants, sa sœur et lui ne se parlent plus, au grand désarroi de leurs parents. Du reste, Karine s'est repliée sur elle-même, ne sortant de sa chambre que pour se rendre au bahut et pour les repas. Frédéric aussi est très occupé par ses amis, ses cours et les parties de billard français chez Luigi, le père de son pote qui tient un bar. Il reste en rogne contre sa salope de frangine qui se dévergonde dans le grand Nancy, mais c'est de jalousie qu'il se consume vraiment. Il boit également plus que de raison pour oublier cette haine qui le ronge.

Pourquoi son idiot de frère est-il devenu soudain son ennemi ? Ils semblaient bien s'entendre pourtant, et voilà que d'un coup il invente cette histoire à dormir debout. À la piscine de Nancy... mais où va-t-il chercher de pareilles idées ? Et puis sa mère qui s'en mêle avec ses repas qui n'en finissent plus, ses goûts de luxe qu'elle ne veut plus partager, l'impression étrange que sa vie se défait par tous les bouts. Bon, il ne faut pas devenir pessimiste sinon les choses ne s'arrangeront jamais. Karine écrase entre le pouce et l'index une larme qu'elle n'a pas su contenir.

Acte III : Le temps d'aimer

Le quotidien de Catherine se met en place, et il lui semble qu'elle adore cette nouvelle vie. Et pis il y a quelques frimousses nouvelles, plutôt sympathiques, qui lui tournent autour. Le copain de la fille avec qui elle travaille sur ses expériences de chimie, par exemple, un blondinet qui vient souvent à la sortie des cours et qui la regarde à la dérobée plus que Maryse. Elle n'a jamais osé demander à celle-ci quels liens les unissent, sans doute par crainte d'attiser une jalousie malvenue chez sa nouvelle amie. Ce gars-là a des yeux d'un bleu profond, et Catherine adore sa voix. Surtout lorsqu'il prononce son prénom ! Elle sent ses regards qui glissent sur elle, comme pour deviner... ce qu'elle cache sous ses vêtements.

Curieusement, venant d'un autre, elle trouverait cela malsain ; mais là – elle ne sait pas vraiment pourquoi – c'est elle qui met pratiquement en avant ses formes. Elle sait bien se redresser sans en avoir l'air, juste pour que ses seins tendent le tissu de son corsage, et parfois elle se surprend à en sentir les pointes durcir, comme cela, sans vraie raison. Elle voit alors que son amie ne s'aperçoit de rien, ou bien feint-elle de le faire. Les jeux de séduction se font de plus en plus souvent, mais lui ne fait pourtant jamais un geste déplacé, se contentant de ce qu'elle offre. Peur ? Timidité ? Elle ne sait que penser.

C'est un mardi soir, vers dix-huit heures, que Maryse et elle retrouvent sur le campus à nouveau ce garçon, Adrien, aux yeux si bleus. Et comme les deux filles ont une envie de plonger la tête

dans l'eau, ils décident tous trois de se rendre une heure plus tard à la piscine municipale, qui ouvre tard dans la soirée. Ils ont nagé longtemps ; c'est bon, cette eau douce qui glisse sur leur peau. Pourtant quelque chose indispose Catherine, comme si quelqu'un l'épiait, suivait tous ses faits et gestes. Pourtant tout reste normal autour d'eux, autour d'elle.

— Allons, partons, j'en ai assez pour ce soir.

— On va dîner dans un petit truc quelque part ? Allez les filles, je vous invite toutes les deux.

— Wouah ! Monsieur a gagné au tiercé ?

— Arrête de déconner, Maryse, on ne va pas aller dans un truc trop chérot : juste une petite pizza ou quelque chose dans ce genre-là.

— Oui ; mais bon, on ne voudrait pas te ruiner.

— Continuez à vous foutre de moi... Venez, je le fais de bon cœur.

— Dites-moi, vous deux-là : vous n'avez pas l'impression que quelqu'un n'arrête pas de nous observer ?

— Ah ! Attention, Cathy, tu vas rendre jaloux monsieur Adrien ; tu n'as pas encore remarqué qu'il a un petit béguin pour toi, ma belle ?

— Je ne pique pas les petits amis de mes copines, moi ! Ce n'est pas mon genre. Je vous parle de regards que je ressens sur moi ou sur nous, je ne sais pas encore, et ne parle pas du tout de vous deux.

— Hep là ! Je ne suis le petit copain de personne ; enfin, pas encore. Et arrête de croire que nous pourrions nous intéresser à autre chose qu'à nous-mêmes.

— De toute façon, Catherine, je te rassure : il n'a rien vu, mais c'est surtout parce qu'il est obnubilé par ta petite personne. Mais moi non plus, je n'ai rien ressenti. Tu te fais des idées.

— Bon, alors, vous avancez, oui ? Tiens, regardez ce petit rade, là ; on peut voir si les prix sont abordables pour le petit étudiant que je suis. Hop, c'est bon, je vais vous régaler.

— Pff... C'est bien parce que tu nous forces. N'est-ce pas, Cathy ?

— Je trouve cela plutôt sympa ; merci pour ton invitation, Adrien.

L'impression désagréable s'estompe dès lors que les trois jeunes gens entrent dans le restaurant. Ce n'est pas le grand luxe, mais c'est bon, et surtout ça a le mérite d'offrir un repas chaud à peu de frais. Quelque part au fond d'elle, Catherine se félicite de savoir que le garçon qui les accompagne n'est pas engagé avec son amie ; elle ne saurait pourtant dire pourquoi elle se sent ainsi soulagée. Alors elle oublie vite la désagréable sensation d'être suivie par des regards indiscrets. Leurs rires résonnent dans le restaurant et la joie de vivre qui les anime devient un bonheur pour tous.

Le retour vers les chambres estudiantines se fait plus silencieusement, chacun restant perdu dans ses pensées. Le ventre plein, on a moins envie de parler. Maryse est la première à quitter ses amis, et après un rapide bisou sur les joues de l'un et de l'autre elle disparaît sous le porche d'une maison cossue, bourgeoise, celle de sa mère. Les deux autres ne disent toujours pas un mot et se dirigent vers la cité universitaire toute proche. Là, devant la porte de sa minuscule chambrette, Catherine veut prendre congé du jeune homme.

— Tu n'as pas un café ou quelque chose à m'offrir à boire ? Cette marche m'a donné soif.

— Tu crois que c'est bien raisonnable ? Tu as vu l'heure qu'il est ? Tu es tout près de ta chambre ; ça peut bien attendre quelques minutes supplémentaires, non ?

— Oui, oui, bien sûr... mais te quitter me paraît... compliqué.

— Ah bon ! Et pourquoi donc ?

— Ben... à vrai dire, je n'en sais rien. J'ai une...

— Une quoi ? Allez, finis ta phrase ! Tu as quoi ?

— Tu me promets de ne pas rire ? De ne pas te moquer de moi ?

— Enfin, qu'est ce qu'il te prend ? Tu deviens bizarre, là, d'un coup ; il vaut mieux que je file avant que tu ne dises des bêtises.

— Tu as sans doute raison... Allez, bonne nuit. Je peux quand même te donner un bisou ?

— Idiot... Viens. Bonne nuit, et à demain.

Sur la joue de la jeune fille, les lèvres douces viennent s'appliquer, la faisant frissonner. Elle a senti monter en elle cette chose qui rampe et forme une boule au fond de son ventre, mais c'est trop rapide, trop soudain. Il lui faut du temps pour analyser la situation. Et puis de toute façon, elle n'est pas ici pour ce genre de fantaisie. Elle ne peut cependant nier l'attirance qu'elle éprouve en cet instant, juste après que la porte se soit refermée sur le garçon. Seul dans le couloir, il attend une seconde ou deux, hésitant vraiment entre frapper à la barrière qu'elle vient de mettre entre elle et lui.

Sa main se lève, son bras fait le geste de monter pour redescendre vers l'huis, mais les doigts frappent dans le vide et soudain, d'un pas décidé il tourne les talons. Il respecte finalement la décision de Catherine. Ne rien brusquer, ne rien forcer, en gardant l'espoir qu'elle saura d'elle-même venir au-devant de son amour. Du moins c'est son vœu le plus cher à ce moment de la soirée. Et puis c'est vrai qu'il est tard et qu'ils ont besoin de sommeil pour recommencer demain les cours de plus en plus ardues qui les emmènent vers les métiers dont ils ont longtemps rêvé.



C'est en remontant, sans but, pas très loin de la piscine qu'il les a aperçus. Elle surtout, qui marchait avec à ses côtés un garçon blond et une fille un peu rousse. Inouï qu'elle puisse avoir des amis dont il ignore tout ! Cette démarche chaloupée, cette façon de balancer les hanches, il n'y a pas à s'y méprendre : c'est bien Karine. Ils se dirigent tous vers le vestiaire et Frédéric reste en

retrait, guettant les moindres mouvements du trio. Elle a l'air d'être épanouie, de rire, à cent lieues de celle qu'il voit à la maison : une sœur à double face, une sœur absolument différente. À la sortie, elle porte à nouveau ce maillot de bain deux pièces bleu, semblable à une seconde peau. C'est à cela que le jeune homme songe en se déshabillant pour se rendre lui aussi au bord de l'eau.

Il ne rentre pas dans l'élément liquide ; il veut juste voir ce que Karine fait avec ces gens-là. Il les regarde avec insistance, détaillant les deux inconnus pour mieux tenter de savoir qui ils sont. Il guette trop parce que, visiblement, sa sœur commence à s'inquiéter. Sa jolie frimousse scrute les gens autour du bassin. Sait-elle qu'il est là et qu'il les observe ? Il a parfois l'impression que ses yeux passent, glissent sur lui, comme s'il était invisible. Il insiste lourdement cependant, ne cherchant pas à se cacher vraiment.

Pris de court lorsque brusquement il la voit entraîner ses deux compagnons vers les douches, les vestiaires et la sortie, Frédéric reste tétanisé par cet envol brutal de sa frangine et de ses amis. Quand lui aussi est prêt à les suivre, ils tournent déjà au coin de la rue, là-bas tout au fond, en direction du centre-ville. Courir ? Ce serait se faire remarquer inutilement, alors il adopte un pas tranquille, restant à quelques centaines de mètres du trio qu'il suit. Au détour d'une rue, ils ne sont plus devant lui. Zut ! Perdus de vue !

Bredouille, il reprend le chemin à l'envers, un peu triste de n'avoir pas réussi à savoir qui ils étaient. Pourquoi sa sœur éprouve-t-elle le besoin de ne pas lui présenter ses nouveaux amis ? Et ce sentiment de jalousie envers le garçon ! Il lui aurait bien cassé la figure quand il le voyait la regarder de la façon dont il le faisait. Dire que celui-là avait le nez et les yeux à portée des seins de Karine... Oh, bien sûr, elle avait un soutien-gorge ; mais, bon sang, pourquoi ne le reprenait-elle pas quand il la reluquait de manière presque indécente ? Et pourquoi n'a-t-elle pas bronché non plus quand elle

a suivi du regard les quelques personnes qui se trouvaient là sur le bord du bassin ?

Frédéric est repassé tous les soirs traîner vers la piscine, mais elle n'est pas revenue de la semaine.

C'est au détour d'une ruelle qu'il aperçoit de nouveau le garçon blond, celui qui regardait sa frangine avec des yeux de merlan frit. Il ne s'explique pas pourquoi il lui emboîte le pas, juste comme ça, sans se poser de question. Quand l'autre entre dans un bar, bien entendu Frédéric en fait autant. Assis au zinc, il commande une limonade et ses yeux dévisagent l'inconnu. Comment sa sœur peut-elle trouver un quelconque attrait à ce mec si... banal, si normal ? Incompréhensible ! L'esprit des filles est tordu, c'est certain, mais là, c'est le comble : de petits yeux enfoncés dans leurs orbites, des cheveux blond filasse, un nez en trompette. Rien pour lui, ce gars-là : c'est le triste constat que se fait le garçon. Tout à ses pensées remplies d'amertume, il ne se rend pas compte qu'à force de le chouffer de la sorte, l'autre a tourné les yeux vers lui.

— Il y a un problème, Monsieur ?

— Euh... pardon. C'est à moi que vous parlez ?

— Ben oui, vous me regardez comme si j'avais quelque chose de travers, alors je m'inquiète. Est-ce que l'on se connaît ?

— Non, non. Je vous prie de bien vouloir m'excuser ; nous avons peut-être une amie en commun.

— Ah bon ? Et elle ne m'aurait jamais parlé de vous ?

— Elle s'appelle Karine. Vous voyez de qui je veux parler ?

— Ben... non, pas du tout. Mais c'est pour ça que vous me regardez avec insistance ? Vous faites fausse route. Et de plus vous m'avez fait peur ! J'ai un instant pensé que vous pouviez être...

— Oui ? Être quoi ?

— Gay, Monsieur, gay. Auquel cas je n'aurais pas su quoi vous dire.

— Vous pensez que ça se remarque sur la figure des gens, l'homosexualité ? Ce serait nouveau, ça ! Et puis rassurez-vous, je

n'aime que les femmes. Enfin, au moins juste l'une d'entre elles. Je vous prie de m'excuser encore. Je ne voulais pas vous offenser.

— Bon, ça arrive de se planter. Vous m'avez pris pour quelqu'un d'autre ; il n'y a pas de mal. Maintenant, si nous nous croisons à nouveau, vous saurez que je m'appelle Adrien. Et vous, c'est ?

— Frédéric. Oui, Frédéric.

— Alors enchanté, Frédéric, d'avoir fait connaissance. Je vous laisse : j'ai cours demain de bonne heure.

Le garçon se lève, tend la main à Frédéric, et juste avant de franchir le seuil de l'établissement il se retourne et lance :

— La prochaine fois on se dira tu, ce sera plus sympa, hein !

Médusé, l'autre ne sait que répondre, levant seulement la main en signe d'assentiment. Comment le prénom de Karine peut-il ne pas lui faire passer une lueur dans les yeux ? Et là c'est sûr, à ce prénom il n'a absolument pas bronché ! Lui... leur aurait-elle aussi menti sur son petit nom ? Pourtant, ça ne lui ressemble guère de dire des mensonges ; mais... la connaît-il vraiment ? Il se met à en douter. Plus rien ne tourne rond dans cette affaire. Et cet Adrien n'a pas bougé un cil à son nom de baptême, signe évident qu'elle n'a pas donné son vrai prénom. Mais qu'est-ce qu'elle trame ? Qu'est-ce que c'est que ce micmac ?

Il regarde le blond qui s'enfonce dans le noir de la nuit, sa silhouette seulement éclairée par les réverbères qui produisent une pâle lueur. Il n'a pas même l'idée de le filer de nouveau, comme si cette nouvelle Karine venait finalement de l'anéantir ; et avec ce doute, c'est son amour tout entier pour elle qui se met à vaciller. « Du plomb dans l'aile... » : ce sont les mots qui montent vers son esprit alors que d'une main tremblante il sort de sa poche des pièces pour payer sa boisson. Alors il se dit qu'une franche explication s'impose, et que cette fois sa sœur n'y coupera pas. Le week-end risque d'être mouvementé à la maison !

Le samedi soir, il entend rentrer sa frangine. Elle ne se cache pas, entrant dans la salle à manger où les autres sont déjà assis pour le dîner.

— Ah ! Mademoiselle daigne enfin se souvenir qu'à dix-neuf heures, c'est l'heure du repas ?

— Bon, Frédéric, tu ne vas commencer ! Nous aspirons tous au calme. Compris ?

— Hector ! Enfin, vous deux, vous voulez nous gâcher la soirée avec votre mauvaise humeur ? Alors vous vous calmez. Et toi, Karine, viens donc te mettre à table.

— Te mettre à table, c'est le mot qui convient ! Tu n'es pas d'accord, grande sœur ?

— Toi, tu te gardes ton venin, s'il te plaît ! Si tu as quelque chose à me dire, tu le fais sans tourner autour du pot. On gagnera du temps.

— Mais non ; je ne voudrais pas te mettre mal à l'aise devant toute la famille, tu ne crois pas ?

— Bon, c'est quoi encore, Frédéric ? Qu'est-ce que c'est que ces insinuations ?

— Rien, maman, une histoire entre Karine et moi, une histoire d'eau. Tu vois de quoi je parle, sœurette ?

— Pas du tout. Mais vas-y, raconte ! Au moins tout le monde en profitera comme ça.

— C'est bon, on peut attendre d'être en tête-à-tête, dans ma chambre ou la tienne, après le dîner.

— Bien, alors on peut avoir la paix pour un repas à partager sans animosité ?

— Oui, oui, papa, je me tais, promis, je ferme ma bouche.

— Ouf ! Que c'est beau, une famille qui s'entend bien ; quel bonheur que d'être autant unis...

Le silence. Plus rien d'autre que le bruit des couverts claquant sur les assiettes. Tous se taisent. Le repas est expédié en vitesse, comme s'il devenait difficile de se supporter, ce qui rend malade

Alice. Elle jette de fréquents coups d'œil vers son mari qui se contente de porter à ses lèvres les aliments qu'il avale sans grand appétit. Ses enfants, ce qu'elle chérit le plus au monde, ses gosses qui n'en finissent plus de se quereller pour des brouilles... Ce n'est pourtant pas faute de leur avoir inculqué un certain savoir-vivre. Elle n'arrive plus à contrôler les sanglots qui lui bloquent la gorge. Alors, avec un soupir, une larme, puis deux, s'échappent de ses yeux brillants.

— Maman... maman, je t'aime ! Ne sois pas triste.

C'est sa fille qui a lancé cette phrase comme un murmure alors que son fils se lève pour l'entourer de ses bras. Frédéric serre sa mère contre lui, vite rejoint par Karine, et deux bouches, quatre lèvres viennent sécher chaque joue d'un baiser doux. La main de son époux se referme sur les petits doigts de sa femme, et le repas prend fin d'une manière peu banale.

— Merci ! Merci, mes chéris ! Je n'aime pas vos disputes.

— Ça ne se reproduira plus, maman, je te le promets. Je vais faire un effort.

— Oh, mon Frédéric, ma Karine ! Comme je vous aime... Avec papa qui n'ose pas le dire lui aussi, nous avons besoin de vous sentir unis ; c'est le prix de notre tranquillité. Faites-vous aussi un bisou, et on ne parle plus de rien. N'est-ce pas ?

Personne ne donne d'écho à cette phrase ; seuls les bisous se font douceur sur les joues d'Alice. Dans les yeux d'Hector, il y a comme des paillettes qui brillent, des étincelles de contentement. Puis les enfants s'empressent de débarrasser la table. Les couverts sont mis dans le lave-vaisselle et les deux jeunes, presque réconciliés, partent ensemble pour leur chambre respective. La maman sourit, comme si le fait de les avoir rapprochés pour quelques instants était un immense plaisir. Hector, lui, n'a pas lâché la main de sa compagne ; et quand enfin il se décide à se lever, c'est pour l'attirer vers lui dans un geste tendre.

— Je t’aime, Alice, comme au premier jour. Merci pour ces deux beaux garnements qui nous donnent bien du mal, mais tant de joie également.

— Mais, Hector, je t’ai...

Elle n’a pas le temps de finir que sa bouche est écrasée par celle de son mari. Le baiser qu’il lui donne vaut tout l’or du monde. Son cœur s’emballe et elle frémit dans les bras de cet homme qui la chérit depuis bien des années. Ce ne sont pas ses quelques rides au coin des yeux et ses tempes qui grisonnent qui vont y changer quelque chose. Elle est entraînée par ce solide gaillard, massif, rassurant. Alors, dans cet élan de tendresse, elle se laisse aller au plus pur des bonheurs.



Dans sa chambre minuscule, Catherine s’endort avec des rêves des Vosges plein la tête. Adrien aussi a une bonne place dans son esprit. Elle ne sait pas pourquoi – c’est confus – mais il y a une sorte d’attirance bizarre. Elle a révisé toute la soirée avec son feu follet d’amie. Maryse, si elle n’existait pas, il faudrait l’inventer. Et au milieu des plus belles images que lui envoie son esprit, le néant d’un puits profond. Un immense trou dans lequel sa raison vacille, dans lequel elle glisse sans rien pour se raccrocher. Alors elle pousse un grand cri et sa main serre le drap comme pour se rattraper à cet illusoire abri de tissu.

Ensuite, la peur. La peur panique de se rendormir. Et cette vision, comme dans un miroir : une vue d’elle-même, dans un autre cadre. Cette fois, sa décision est prise : elle doit impérativement aller voir la mère de sa copine. Ça lui semble ridicule, mais en parler lui ferait sans doute du bien. Les frissons qui la parcourent sont désagréables, alors elle finit par se relever et enfiler une robe de chambre pour reprendre ses livres. L’aube la surprend, les yeux exorbités, ivre de cette fatigue d’une nuit inutile où même les mots de ses bouquins ne l’ont pas rassurée. L’unique lueur d’espoir, c’est

ce visage du garçon – enfin, de cet Adrien – dont elle ne sait rien, en fait. De cela aussi elle doit parler à Maryse.

Les exercices du matin ne sont pas très probants. La main tremblante, les joues creusées par une nuit pratiquement blanche, elle donne l'impression d'une fêtarde en mal de sommeil.

— Bon sang, Cathy, tu as vu ta tête ce matin ? Mais qu'est-ce que tu as bien pu faire cette nuit ?

— Écoute, j'ai affreusement mal dormi, pour ne pas dire pas du tout. J'ai un petit service à te demander.

— Vas-y, dis-moi tout. Les amis, c'est aussi fait pour ça, non ?

— Tu crois... dis, tu crois que je pourrais avoir un rendez-vous avec ta mère ?

— Quoi ! Tu as peur de devenir maboule ? Ma mère ? Mais je ne sais même pas si elle soigne vraiment les gens ! Tu sais, pour moi elle est inaccessible, impénétrable. Une énigme, quoi.

— Oui, mais je suis mal, je fais de rêves bizarres et je n'arrive plus à m'en sortir. J'ai besoin d'aide et j'ai pensé que...

— Oui, mais je ne sais pas si ma maman c'est la meilleure des solutions. Je n'ai pas tellement d'atomes crochus avec elle. On vit sous le même toit, c'est tout, tu sais.

— Je n'en peux plus de ces cauchemars qui reviennent, nuit après nuit. Je m'enfonce dans une sorte de déprime, et si j'attends encore je ne m'en sortirai plus.

— Bon, remets-toi ! Je te promets de lui en toucher deux mots, mais je ne te garantis pas le résultat. Bon, allez ! Tu ne crois pas que nous avons assez bavardé, que nous devons reprendre notre truc là où on l'a laissé ? Avant que la prof ne nous tombe sur le râble !

— Tu as raison, et merci d'intercéder en ma faveur auprès de ta maman.

— Oui, oui, c'est bon. Bossons, tu veux ?

La fin de journée est difficile pour Catherine qui tient à peine debout à l'heure de la sortie.

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ? Pas pour travailler : pour te mettre au lit. Vu ta bouille, je crois qu'il vaut mieux que tu essaies de dormir un peu. Ensuite j'irai voir la reine-mère, juste pour sentir le vent.

— Merci, tu es un amour.

— Hé là, tu ne vas pas me sauter dessus et me rouler une pelle, quand même ! Je ne suis pas encore de ce bord-là.

— Que tu es bête ! Je serais plus attirée par... Adrien, tu saisis ?

— Ah, celui-là toi aussi ? Mais qu'est-ce-ce que vous lui trouvez toutes à ce gaillard-là ?

— Disons que pour faire ses premières armes, il pourrait être un candidat tout à fait... acceptable.

— C'est vrai ? Tu n'as donc jamais rien fait ? Pas même un baiser ? À ton âge...

— Parce que toi tu as une expérience hyper-étendue dans ce domaine, peut-être ? Tu parles, vantarde !

Les deux jeunes filles éclatent de rire. Un bon remède pour ne plus penser, juste être joyeuses.

Acte IV : Doutes et méprises

De plus en plus persuadé que sa sœur lui ment, Frédéric ne comprend plus rien à cette chipie. Comment peut-elle avec autant d'audace faire aussi bien semblant ? Mon Dieu, quel aplomb elle a pour ne pas se trahir ! Et l'autre, là, son pote... Adrien, c'est ce prénom-là, qu'il lui a donné. Pourquoi lui aurait-elle menti sur une pareille chose ? Un prénom, ça ne se cache pas ; ça ne se travestit pas non plus. Alors il y a un truc pas clair dans la vie de Karine, et il se fait fort de découvrir ce que c'est. Pour cela, il se met en devoir de la suivre sans qu'elle ne s'en rende compte. Chaque jour il la file, pareil à un flic qui passerait inaperçu. C'est cependant étrange, car au bout de quelques jours, malgré des heures passées à lui coller aux basques, il n'a rien trouvé d'anormal dans son comportement.

Il reste bien entendu certain qu'elle cache un secret ; mais lequel ? Il s'est rendu dans tous les lieux qu'elle fréquente, a vu toutes ses amies, ses copains aussi, et il a même été jaloux de la voir se faire draguer par quelques garçons ; mais elle n'a cependant donné aucune suite à ces tentatives de flirt. Des jours durant, il suit pas à pas Karine ; et pourtant, toujours rien d'anormal dans son attitude. Frédéric finit par se dire qu'il est fou, que son obsession pour sa frangine devient... étouffante. Il se dit qu'il court à la folie. Et puis aimer de cette manière-là sa frangine... il n'en peut plus.

Il ne dort plus des nuits entières, se sentant enfermé dans ses turpitudes. Il passe de longues heures sa verge tendue à la main, imaginant le corps de Karine nu, lui prodiguant des caresses que

seul un amant peut avoir. Alors à qui parler de tout ceci ? Il cherche désespérément une aide quelconque, sans entrevoir vraiment vers qui se tourner. Sa mère ? C'est bien la dernière personne à qui il oserait parler de cela. Son père non plus, du reste, ne serait pas capable de comprendre. Alors ? Qui va bien pouvoir l'aider ? Il lui semble que dans sa tête c'est un peu le grand bazar. L'histoire de la piscine, sa rencontre avec cet Adrien, tous ces épisodes le rongent.

De guerre lasse, le jeune homme se dit que cet Adrien, ce pourrait être un bon compromis. Entre la folie qui le guette et la solution de parler à un inconnu ou quasi-inconnu, finalement le choix n'est pas très compliqué. Frédéric pense aussi que ce garçon-là possède une clé de l'énigme, que c'est peut-être le destin qui les a mis sur la même route. En se masturbant une énième fois, il se dit qu'il lui faut retrouver ce type et qu'ensuite il avisera. C'est en éjaculant dans son mouchoir qu'il finit par trouver enfin un semblant de sommeil et qu'il sombre dans une nuit sans rêves.

Lors du petit déjeuner suivant, il a les traits plus détendus, il est serein. Tout se passe dans le meilleur des mondes, et pour une fois aucune algarade avec Karine ne vient troubler le café matinal familial. Hector lève le nez de son sacro-saint journal, jette un regard à Alice qui se contente de lui sourire. Elle hausse les épaules, et les deux enfants semblent ne rien remarquer. Pour chacun, la journée débute sous de bons auspices. Retrouver l'autre, cet Adrien, risque de s'avérer ardu. À part son prénom et l'endroit où ils se sont brièvement parlé, Frédéric n'a aucun fil conducteur.

Des soirées durant il va traîner dans cette rue sans jamais croiser le visage connu de cet inconnu. C'est désespérant ; les jours passent, et pas la moindre trace de ce garçon. La jalousie qui le ronge ne le quitte pas non plus. L'horreur absolue, et pourtant... en suivant à nouveau Karine, il ne décèle rien qui puisse lui faire penser qu'elle revoit en douce Adrien. Son humeur en devient maussade, son esprit commence à divaguer dangereusement. Mais le pire de tout ceci, c'est qu'il n'a vraiment personne à qui parler de cela.



— Catherine... j'ai parlé à ma mère. Elle veut bien t'accorder quelques-unes de ses précieuses minutes.

— C'est vrai ? Oh, Maryse je t'en suis reconnaissante !

— Ne t'inquiète pas. Tu dois avoir sur moi une bonne influence, et ma mère s'en est rendu compte. Il te suffit de venir le soir que tu veux avec moi et elle te parlera.

— Oui... mais je n'ai pas vraiment de quoi payer une séance.

— C'est bon ; je lui ferai de l'œil, elle peut bien faire ça pour moi. C'est vrai aussi que depuis que je lui ai parlé de tes cauchemars, elle a l'impression que nous nous sommes rapprochées. Tout n'est peut-être pas perdu entre elle et moi.

— Comment te remercier ?

— Ça, ma belle, c'est facile. Nous devons avoir notre examen, et là je ne peux vraiment compter que sur toi. Tu es mon meilleur atout.

— Alors on travaille un peu parce que je vois la prof qui nous regarde bizarrement.

— Ouais, ce n'est pas le moment de nous attirer les foudres de « miss éprouvette » !

Les deux filles rient de ce bon mot et se penchent avec sérieux sur les exercices en cours. Catherine se sent soulagée, comme si le simple fait d'aller voir la mère de Maryse lui donnait un autre courage. L'angoisse qui l'étreint en permanence semble prendre un peu de distance. C'est donc le cœur léger qu'à la cantine les deux comparses retrouvent Adrien à l'heure du déjeuner. Il n'a d'yeux que pour la petite Vosgienne, et le plus clair de son temps de midi, il le passe à la scruter, telle une perle rare. À la fin de la journée les deux copines se retrouvent dans la petite chambre de Cathy, et c'est ensemble qu'elles se rendent chez la maman de la petite rousse.

Au premier abord, la femme qui se dresse devant les deux amies a une stature imposante. À part sa chevelure, réplique exacte

de celle de sa fille, rien ne pourrait pourtant les apparenter. Le visage rude, les quinquets toujours en mouvement, elle scrute avec insistance cette gamine que lui a ramenée sa progéniture puis elle avance, la main tendue, vers Catherine.

— Bonjour ! Vous êtes Catherine ?

— Oui. Bonjour Madame... Maryse vous a raconté ?

— Oh, vous savez, ma fille n'est guère bavarde et peu loquace ; n'est-ce pas, ma chérie ? Alors il semblerait que vous traversez une mauvaise passe ?

— Je ne sais si le verbe « traverser » s'applique bien, dans mon cas.

— Vous voulez que nous passions dans mon cabinet ? Nous serons plus à l'aise pour en parler.

— Je dois vous dire avant que... je n'ai pas d'argent.

— Allons ! Vous êtes une amie de ma chipie de fille et je crois que vous avez sur elle une certaine influence, parce que depuis qu'elle travaille avec vous elle me parle beaucoup plus qu'avant. Alors vous savez, ça vaut tout l'argent du monde.

— Bon ! Puisque vous voilà devenue les meilleures amies du monde, je vous laisse et je vais préparer des pâtes. Tu dineras avec nous, Cathy. Pas d'objection, Madame la reine-mère ?

La remarque – au demeurant acerbe – de Maryse n'a pas l'effet escompté, et sa mère la regarde en souriant.

— Vous voyez ? Quand je vous dis qu'elle commence à s'appriivoiser ! Allez, venez donc que nous parlions un peu de tous vos tourments.

La jeune Vosgienne suit la maîtresse des lieux. Derrière une porte capitonnée, un large cabinet dans lequel un immense divan de cuir rouge mange une partie de la place, un bureau, deux sièges tapissés et un autre derrière le bureau, celui de la psychiatre sans aucun doute. Bien entendu, Catherine se trouve un peu désemparée dans cet espace calme. Odile s'assoit sur un des deux fauteuils et la prie d'en faire autant près d'elle.

— Bon, voilà. Ici, c'est un peu... froid, impersonnel, mais c'est voulu. Il n'y a rien pour que mes patients se raccrochent à leurs souvenirs, rien pour les perturber. Si vous voulez bien, Catherine, c'est bien votre prénom ?

— Oui...

— Alors j'aimerais que là, sans vous occuper de moi, vous me parliez de vous, de tout ce qui vous passe par la tête. Je vais prendre quelques notes, mais ne vous inquiétez pas. Je vous écoute, et si vraiment j'en ai besoin, je vous poserai des questions ; mais pour le moment, je veux juste entendre la musique de votre voix.

— Je... je commence par quoi ?

— Le mieux... par le début, votre date de naissance, vos parents...

Alors la jeune fille, après quelques minutes, se met à murmurer. Elle parle de Gaby, de Marinette, de cette belle entente entre tous les trois, de ces années d'études, de ce qui a toujours fait son univers. Elle n'omet pas non plus de discuter de son village, ce coin qui lui manque tant. Aussi de sa rencontre avec Maryse, d'Adrien. Soudain, Odile fait un signe de la main.

— Vous savez, Mademoiselle, que ça fait deux bonnes heures que nous bavardons ?

— Vous voulez dire que je parle ; vous n'avez rien dit.

— Oui, mais j'écoute et je suis vos dires. Votre famille vous manque, c'est certain. Revenez donc demain. Vous me parlerez de ce qui vous amène ici. Là, nous avons fait connaissance toutes les deux. Je vous ai un peu apprivoisée, un peu cernée, mais nous irons un peu plus sur le fond de votre problème.

— Vous pensez que vous pourrez faire quelque chose pour moi ?

— Bien sûr, mais avant toute chose il nous faut identifier la source de vos cauchemars ; c'est primordial. Ensuite, vous verrez que les choses vont s'arranger d'elles-mêmes. Bien, allons voir notre cuisinière en herbe. Le gratin de pâtes doit être cuit.

Juste avant de sortir du cabinet, Catherine se tourne vers la maman de Maryse.

— Merci... merci du fond du cœur. J'espère vraiment que ces mauvais rêves vont s'arrêter.

— J'en suis certaine. Hop, à table ! Maryse, nous voici et nous sommes affamées.

La salle à manger est prête. Les couverts sont dressés et son amie est là. Elle semble impatiente.

— Ben, vous en avez mis un de ces temps ! J'ai cru que j'allais dîner toute seule. Qu'est-ce que tu as bien pu raconter à notre grande psy ?

— Voyons, Maryse, ton amie est ma patiente, et je n'aime pas que l'on parle de mon travail à table. De toute manière elle va revenir tous les soirs pendant un petit moment.

— Ah bon ? Alors tu es aussi un peu siphonnée !

La rousse a jeté ces mots en riant ; tout le monde prend le parti d'en rire. Finalement, le plat de nouilles préparé par la fille de la maison est bon. La salade verte servie avec le fromage est aussi un rappel au pays de Catherine : un munster odorant qui vient de son terroir embaume la table, et ses occupantes ne rechignent pas à le dévorer. La soirée voit le renouveau des relations mère-fille, et finalement tout le monde y trouve son compte.



Depuis plusieurs jours, Frédéric n'a plus d'appétit. Si sa sœur ne dit pas un mot, Alice, elle, s'aperçoit que son gamin ne va pas bien.

— Tu as des problèmes Frédéric ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'es pas malade au moins ?

— Mais non, maman. Je vais bien.

— Je ne crois pas, moi. Tu sais, une mère sent ces choses-là. Tu ne veux pas m'en parler ?

— Je te dis que je vais bien, alors ne t'inquiète pas pour mon manque d'appétit.

Karine n'a pas bronché, mais au fond d'elle-même l'inquiétude est aussi latente. Ce grand benêt qui ne mange plus, qu'est-ce que ça veut dire ? Alors ce soir elle frappe discrètement à la porte de son frangin.

— Bon, à moi tu peux parler, tu sais bien !

— Tu rigoles ? Tu ne vas pas t'y mettre aussi. Je vous ai dit que tout est parfait, alors lâche-moi, tu veux.

— Tu racontes ça à maman ou à papa, pas à moi ! Je sais quand tu racontes des craques.

— Tu veux savoir ? Vraiment ? Alors tant pis pour toi. Je crois que tu nous balades depuis des mois, que tu fréquentes des gens inconnus, que nous ne savons rien de toi, que même ton prénom tu le changes quand tu vas avec tes nouveaux amis.

— Eh bien, je crois que cette fois, il va falloir t'enfermer ! Je te jure que tu es vraiment en train de péter les plombs, mon petit Frédéric. Je crois que tu devrais consulter un médecin avant qu'il ne soit trop tard.

— Karine, je ne suis pas dingue : je t'ai vue ! J'ai repéré la marque de naissance que tu portes sur l'épaule, j'ai parlé au type avec qui tu étais à la piscine. Tu ne lui as pas dit ton vrai prénom.

— Bon, je te laisse à tes délires puisque tu te complais dans ceux-ci.

— C'est ça ; c'est toi la mytho, mais aux yeux de tous je suis un dingue, quoi !

— Je n'en sais rien, mais je suis sûre d'une chose : la seule piscine que je fréquente, c'est celle de grand-père, et mes... amis, hommes ou femmes, m'appellent tous Karine. Maintenant, fais quelque chose, va consulter : il y a un truc qui disjoncte dans ta caboche. Je t'aime, mon frère, mais là j'avoue que tu me fiches la trouille.

La jeune fille sort de la chambre en claquant la porte. Sur son lit, Frédéric, ulcéré par ses mensonges, se tient la tête entre les mains. Comment peut-elle ainsi lui raconter sans sourciller de pareils bobards ? Dire qu'entre eux deux tout avait été toujours parfait serait mentir, évidemment. Mais pour soutenir des trucs aussi... Non, ce n'est plus la Karine avec qui il a passé toute son enfance. Sans aucun doute, sa poitrine qui a pris un volume conséquent, ses hormones de femme lui ont apporté aussi cette rouerie incroyable. Il ne la reconnaît pas. Et pourtant, là encore malgré tout, il a eu cette pointe d'envie qui lui a tendu une partie de son corps qui d'ordinaire ne bronche pas à la vision des membres de sa famille. Il se dit soudain qu'il devrait voir un toubib, oui. Mais pas pour les raisons qu'elle vient d'évoquer, non, juste parce qu'il risque de souffrir d'être amoureux de... sa sœur. Et ça, c'est pas normal.

La nuit qu'il passe est agitée à bien des points de vue. En premier lieu par ses doigts qui manipulent sa tige qui a raidi à l'approche de Karine. Puis ensuite par toutes ces images qui reviennent flotter sous son crâne, l'empêchant de s'endormir. Combien de fois entre éveil et sommeil sa frangine s'est-elle pointée, sourire aux lèvres, arrogante, et les seuls mots qu'elle a prononcés résonnent dans son cerveau en lettres de feu : « Cinglé ! Cinglé ! »

Ces paroles méprisantes roulent encore sous le front du garçon lorsqu'il se réveille. Au petit déjeuner, son père, plongé dans son canard, se sent obligé de faire une réflexion lorsqu'il lève le regard sur son fils :

— Frédéric, mauvaise nuit, ou bien es-tu es ressorti ? J'ai entendu ta porte claquer. Tu as une petite mine. Maman m'a dit que tu n'allais pas bien, mais je constate qu'elle n'a sans doute pas tort.

— Papa, j'ai mal dormi, c'est tout. Tu ne vas pas toi aussi te mettre contre moi avec les gonzesses de la maison ?

— Pas du tout, mais tu t'es vu dans une glace ? Tu ne te drogues pas, au moins ?

— Mais ce n'est pas possible ! Je suis entouré par une bande de fous et c'est moi qu'on traite de dingue. Le monde à l'envers... J'en ai marre !

— Calme-toi, tu veux bien ? Tu peux aussi me parler. La conversation restera entre nous. Et puis si je peux t'aider...

— Pff... Le nombre de gens qui veulent m'aider en ce moment, c'est hallucinant : maman, Karine, toi... Mais merde, je vais BIEN ! Il faut vous le dire en chinois ? Je vois ma frangine en compagnie d'une bande de... enfin, avec des types que je ne connais pas ; elle ne donne pas son vrai prénom à ses nouveaux potes, et je suis au tribunal familial. L'Inquisition qui me juge, en quelque sorte. Vous allez me brûler vif ? Vous voulez quoi ?

— Écoute, Frédéric, il arrive que dans la vie on traverse tous de mauvaises passes. Tiens, je vais te donner le nom d'une de mes anciennes collègues de fac ; elle a ouvert un cabinet sur Nancy. Si tu veux, je lui en touche deux mots pour toi et tu pourras aller la voir.

— C'est quoi encore, ce plan ? Papa, je ne suis pas cinglé, pas cinoque. Je suis sain de corps et d'esprit. Comment dois-je le dire pour être écouté dans cette baraque ?

— Frédéric, ton visage contredit totalement tes paroles. Tu n'es certainement pas fou, mais tu as sûrement un problème passager, et cette... femme peut vraiment t'aider.

Hector s'est levé et fouille dans son portefeuille. Il en sort un billet et un bristol, tend l'ensemble à son fils.

— Tiens. Ton argent de poche, et puis si besoin, une carte de... cette amie. Fais comme tu veux, mais ne reste pas comme ça.

— Mais oui, mais oui... Compte là-dessus, papa !

Frédéric se lève brusquement, paraissant vraiment fâché. Il repasse par sa chambre et sa douche. En s'observant attentivement dans le miroir, il ne peut que constater que sa gueule peut faire peur. Alors il s'habille en vitesse, fourre dans sa poche le billet de son père ; mais la carte qui tombe au sol retient son attention.

Il se baisse, ramasse le rectangle blanc et lit le nom et l'adresse : « Madame Odile Redon, Docteur en psychiatrie. » Le reste des lignes noires se perd dans la précipitation du départ du garçon. Il ne songe qu'une seconde que c'est... juste une connerie.



Catherine est revenue plusieurs soirs chez son amie Maryse. Elle passe plus de temps sur le siège d'Odile qu'avec sa copine. La femme s'avère douce, patiente, et lentement la jeune fille s'est ouverte. Elle narre chaque fois un peu plus de sa vie. L'autre, toujours muette, griffonne sur un bloc des choses que la petite Vosgienne ne saura jamais. Cathy livre ses angoisses, expulse ses craintes, fait ressortir les fantômes qui la rongent. Elle s'ouvre comme un bouquin, tentant de se délivrer du mal. Le médecin ne cherche pas à accélérer le mouvement, laissant doucement la jeune femme venir à elle. La jeunette parle aussi de cet Adrien qui prend de plus en plus d'espace dans son esprit.

Puis un soir, enfin, Odile sort de son silence :

— Je crois que vous faites un dédoublement de personnalité. Un peu comme si votre esprit voulait vivre une autre vie. Ce que je ne saisis pas encore – et c'est le fond du problème –, c'est à quand remonte votre traumatisme. Il semble être très lointain dans le temps. Si profondément ancré en vous que vous n'en avez qu'une vague conscience. Excusez ma question abrupte : vous n'avez jamais eu de frère ou de sœur ? Enfin, votre maman n'a jamais fait d'interruption de grossesse, accidentelle ou volontaire ?

— Je ne pense pas... mais on ne parle pas de ces choses à la maison.

— Bien entendu, mais je pense que c'est là que se situe... le nœud de vos cauchemars. Si nous avons une réponse à ces questions, nous aurons une solution et vous serez libérée, une bonne fois pour toutes.

— Vous... vous sous-entendez que ma mère sait quelque chose... qu'il s'est passé un truc dans sa vie ?

— En tout cas, un évènement est arrivé qui semble vous avoir affectée, pour ne pas dire traumatisée. Si nous découvrons ce que c'est, nous serons en mesure de vous guérir.

— Que... que me suggérez-vous, alors ?

— Peut-être devriez-vous inviter vos parents à venir me voir.

— Pour ma mère, ça me semble encore possible ; et pour papa, je doute fort qu'il soit d'accord.

— Procédons par étapes, alors, voulez-vous ? Votre maman vient lors d'une séance en votre compagnie, et nous verrons s'il est besoin de voir votre père.

— Je vais essayer... je vous promets de tenter le coup.

— Bien. Allez, venez, nous en avons fini... pour le moment.

Pour Catherine, en parler l'a soulagée, mais ça reste temporaire. Et certaines nuits le trou noir qui aspire la jeune fille est si profond qu'elle n'ose plus fermer les yeux. Elle attend donc avec impatience les vacances pour discuter avec Marinette. Adrien, à plusieurs reprises, est venu seul la raccompagner. Jamais pourtant il n'a tenté un geste d'approche, un geste de tendresse. Elle l'aurait sans doute laissé faire ; elle se surprend même à penser qu'elle aurait pu répondre à des avances de sa part. Mais rien ! Pas une allusion, pas une tentative pour un bisou du bout des lèvres ! Il se contente toujours de la bouffer des yeux sans jamais aller plus avant dans leur relation. Si cela agace prodigieusement Cathy, elle n'ose pas aborder le sujet ; ça ne se fait pas !

Ce samedi, Maryse la tarabuste depuis le début de l'après-midi pour aller au cinéma ; l'arrivée du garçon finit par décider la jeune Vosgienne. Pas pour le film insipide au possible, plutôt pour que ces deux-là lui fichent la paix. Assise au dernier rang, tout en haut de la salle aux fauteuils de velours rouge, elle se perd un peu dans des pensées moroses. La rousse a pris place à sa gauche, et sur sa droite Adrien a posé ses fesses. Finalement, le film ne l'intéresse

que moyennement. Dans cette obscurité, elle est surprise de sentir la main masculine qui, sans avoir l'air de rien, cherche la sienne. Elle ne se défend nullement, et les doigts chauds entrent en contact avec sa paume moite.

De l'autre côté, son amie sourit aux frasques bébêtes d'un type qui, sur l'écran, accumule les âneries. La paluche qui accentue sa pression sur sa patte à elle, elle la trouve plutôt bien agréable. Comme elle a jeté son manteau en travers de ses genoux, cette visiteuse imprévue ne se contente plus de câliner quelques phalanges : non, elle cherche sans complexe un genou, que seul le tissu de sa cape cache aux regards de sa voisine. Alors quand les doigts masculins remontent le long de sa cuisse, elle se contente de serrer plus fort le poignet qui cavale sur elle. L'obscurité de la salle est une alliée de poids pour Adrien. Ses phalanges remontent vite vers le centre des jambes jointes de Catherine ; elle ne fait pas un mouvement. Sa respiration s'arrête un instant. Elle regarde du côté de Maryse, se penche vers elle et lui murmure quelques mots :

— Tu trouves ça chouette ? C'est un peu naze, non ?

— Chut... laisse-moi suivre ! J'adore ce film !

Le fait de se pencher vers sa compagne de siège entrouvre le compas pourtant encore hermétique aux caresses masculines, et l'autre profite de cette ouverture providentielle. Un de ses doigts écarte l'ourlet qui encercle une cuisse. Ce garnement s'insinue sous le tissu, et quand elle se redresse il est sur la toison plaquée par la dentelle. Catherine se contente de soupirer silencieusement ; sa main se crispe sur le poignet du garçon, mais elle ne tire pas en arrière l'avant-bras fureteur. Ayant l'impression qu'elle est d'accord, il poursuit donc ses investigations. Cet index qui se frotte maintenant sur toute la longueur de son sexe n'est pas désagréable ; pire, elle en retire d'étranges sensations.

L'autre jeune fille, à quelques centimètres de ses deux amis, ne s'aperçoit donc de rien ? Les ailes du nez de Cathy frémissent sous l'avancée de cet incroyable attouchement, presque en public. Mais

loin de décourager le garçon, elle écarte davantage son entrejambe, facilitant ainsi le glissement sur sa fente de ce doigt inquisiteur. Il ressent cet écart comme une invitation à s'aventurer plus profondément dans la jungle de ce ventre qui maintenant l'affole aussi. Il pose alors sa tête sur l'épaule de la jeune femme. La culotte est mouillée, de cela il en est certain. Et son envie à elle trouve un écho particulier dans le bas de son ventre à lui : désormais il bande.

Sa bite se trouve bien à l'étroit dans ses fringues. D'un geste vif, la fermeture de la braguette glisse sans bruit pour délivrer la queue serrée dans un slip surtendu. La main libre du jeune homme attrape celle qui vainement serre encore son poignet joueur, et délicatement il l'amène vers le centre de son corps dégagé de tout vêtement. Quand, surprise, elle effleure le mandrin, elle n'a qu'une fraction de seconde de recul, mais il la tient bien et elle se retrouve avec une tige raide sous la paume, une chose qu'elle n'a jamais touchée. Maryse, elle, rit comme le reste de la salle aux fredaines du crétin qui crève la toile de ses pitreries ininterrompues.

La main qui se referme sur le sexe d'Adrien est comme une brûlure, comme un plaisir interdit. Et lui ne se contente plus de survoler la chatte pleurante de son amie : il entrouvre délicatement les deux lèvres de cette bouche invisible pour venir en goûter du bout d'un majeur inexpérimenté la texture affolante. Elle a une sorte de soubresaut, mais sa copine prend cela pour un éclat de rire. Pourquoi referme-t-elle sa patte sur le tube qu'elle frôle ? Mystère. Ou bien est-ce parce que les sensations que le garçon lui transmet sont si violentes, que par réflexe... elle veut le croire. Sous sa menotte, la bête chaude tressaille également, et instinctivement elle fait aller et venir sur le mât ses doigts qui montent et descendent.

Adrien s'est raidi suite à cette initiative personnelle de Catherine. Les allers et retours ne durent pas très longtemps ; son entrée manuelle en elle est vite interrompue par cette chaleur douce qui émane de son ventre d'homme. Il ne peut que venir crisper ses deux mains pour arrêter les mouvements de la fille. Elle ne comprend

pas de suite qu'il ne veut que stopper les gestes tellement... chauds de cette patte. Pour un peu, elle l'aurait fait éjaculer ; privilège et désagrément de l'inexpérience et de la jeunesse. Pourtant, son envie si longtemps contenue ne demandait qu'à se répandre en larmes blanches sur les doigts de celle qui le branlait.

Acte V : Psychiatre et compagnie

L'obsession absolue ! Ce sont les termes qu'il emploie pour définir ce qu'il ressent. Frédéric passe son temps à éviter sa sœur, sa mère, et même son père. Il ne comprend plus du tout ces réactions violentes de son corps vis-à-vis de Karine. Alors un matin, au bord de la crise de nerfs, en fouillant dans ses affaires à la recherche d'un bouquin de classe, il tombe sur le bristol que lui a remis son père. Le nom devant ses yeux, le voilà hypnotisé par la carte de cette femme. Il se demande soudain « Et si c'était cela, la solution ? » Après tout, qui ne risque rien n'a rien. On est idiot que le temps d'essayer.

— Bonjour, je suis bien chez le docteur Redon ?

Dans la salle à manger, au bout du fil du téléphone, la voix de la dame répond :

— Elle-même, oui. Que puis-je pour vous ?

— Je crois que je deviens fou... et peut-être pouvez-vous m'aider.

— C'est une plaisanterie ? On ne devient pas fou comme ça. Et puis les fous... ça n'existe pas vraiment. Je ne veux ni vous faire perdre votre temps ni perdre le mien ; alors dites-moi ce que vous voulez vraiment.

— J'ai besoin d'aide. Mon prénom est Frédéric, et... je crois que je suis amoureux.

— Oh, rien que de très normal. Au son de votre voix, je pense que c'est de votre âge.

— Oui, oui, mais c'est de ma propre sœur que je me suis épris, et je ne sais pas comment m'en sortir. Ensuite, je suis d'une jalousie malade. Je tourne en rond... j'ai peur de faire une connerie.

— Bon, calmez-vous ! Il n'y a rien de dramatique à tomber amoureux d'une jeune fille. Le problème, c'est qu'elle est de votre sang, si je saisis bien. Comment avez-vous eu mon téléphone ?

— Mon père était un de vos amis pendant vos études.

— Ah ? Donnez-moi votre nom de famille.

Frédéric redonne le nom, qui soudain semble éveiller des souvenirs à la femme au bout du fil.

— Ah oui, Hector... il a donc de grands enfants. Écoutez, Frédéric, je n'ai guère de place dans la journée. Le soir j'ai déjà une petite patiente, mais elle espace ses visites ; alors si vous voulez, je peux vous prendre de temps en temps de dix-neuf à vingt heures. Demain par exemple, si ça vous convient.

— Oh oui ! Je veux absolument avoir une idée, savoir si je peux faire... enfin, si vous pouvez, vous surtout, m'aider.

— Alors c'est entendu ; venez demain à mon cabinet.

— D'accord. Merci, Madame, et à demain.

La journée qui suit est d'une lenteur impossible. Il évite les rencontres avec les uns et les autres. Dans la chambre de sa sœur, après les cours, il entend le remue-ménage qu'elle fait. Puis, après des ablutions rapides, il sort de sa piaule qu'il vient de finir de ranger. Au moins ce ménage intempestif lui aura-t-il permis de tuer cette attente qui le mine.

— Maman... je vais chez un copain ; ne m'attendez pas pour le dîner.

— Ne rentre pas trop tard, mon chéri. Et surtout... ne buvez pas trop.

— Mais non ! Rassure-toi.

— Bon, je vois que tu as meilleure mine.

Il file vers la porte de peur qu'elle ne lui pose des questions plus embarrassantes, et alors que sa main se trouve sur la poignée d'ouverture, elle le rappelle :

— Frédéric ! Frédéric...

— Oui maman ?

— Je t'aime.

— Je le sais, maman, je le sais.

Un « ouf » de soulagement sort de sa gorge. L'air frais de l'extérieur, et il saute dans un taxi auquel il donne l'adresse du médecin. Après quelque vingt minutes de route, la voiture s'arrête devant une demeure plutôt bourgeoise. Il sonne, et celle qui vient lui ouvrir a vraiment la tête de l'emploi.

— Vous êtes Frédéric ?

— Oui Madame.

— Eh bien, entrez ! Là sur votre gauche, la porte du fond, c'est mon cabinet.

Une vaste pièce, un bureau en chêne, un siège en cuir derrière celui-ci. Une impression de déjà-vu ; la sensation qu'il vient de pénétrer dans le bureau de son père. La femme l'invite à s'asseoir sur un des deux autres sièges qui se trouvent dans la pièce. Il ne sait trop où se mettre, et son regard insistant va vers le divan, un sofa bas au cuir un peu suranné. Elle a suivi la direction des yeux du jeune homme.

— Non, non, Frédéric, pas le divan. Du moins pas aujourd'hui. Je veux seulement faire connaissance. Vous écouter, vous entendre, me faire une idée. Donc Hector a déjà de grands enfants...

— Oui. J'ai aussi une sœur aînée qui a deux ans de plus que moi.

— C'est vrai. Vous avez fait allusion à des problèmes d'ordre sentimental avec elle.

— Vous avez donc bien compris ce que je vous disais au téléphone.

— Bien sûr ! C'est mon métier d'écouter les gens, de disséquer les dires des uns et des autres. Une seconde nature, en quelque sorte.

Elle s'est assise sur le siège, en vis-à-vis avec le jeune homme. Il regarde cette femme, une grande bringue un peu sèche ; un rouge peu criard souligne ses lèvres minces. Elle n'est pas vraiment belle ; pas moche non plus. Une femme qui doit avoir le même âge que sa mère. Il attend qu'elle dise quelque chose. Le son de la voix féminine est doux ; elle glisse dans son oreille, pareille à des notes de musique. Alors quand elle lui demande de raconter son histoire, il ne suit plus que le stylo qui gribouille des lignes et des lignes sur un bloc de sténo. Il démarre lentement, cherchant ses mots, pesant chacun d'entre eux. Elle ne lui coupe aucune fois la parole.

Il s'étale sur cette histoire qui lui bouffe la vie, sur cette sœur pour qui il ressent des trucs pas... catholiques, pas chrétiens. Il ne parle pas de ses érections, mais elle doit bien le sentir, ressentir que son corps vibre pour Karine. Elle le laisse causer, causer encore, et il bavarde sans retenue, restant dans cette frange limite de l'envie et de la jouissance mélangée. Rien que de narrer cet incroyable désir pour sa frangine, il sent une sourde chaleur au bas de son ventre. S'il n'était pas assis sur un siège, sans doute que la femme qui griffonne verrait la bosse qui déforme sa braguette. Puis soudain il se tait. Plus un mot.

Le silence est pesant. Perdu dans ses pensées, il entendrait presque la mine du crayon qui gratte une ligne de la feuille de papier. La respiration calme de la psychiatre est perceptible également. Il se perd dans des images venues du fond de sa caboche : le baiser sur la joue de sa sœur lors de l'anniversaire de Karine, le « Je t'aime, mon frère... » prononcé d'une manière étrange ce jour-là. Puis il sent que la psy vient de poser son regard sur lui. Il se trouve bête, comme gêné par ces deux billes qui tentent de déchiffrer des impressions qu'il ne saura jamais traduire en mots.

— Vous voulez que nous en restions là pour ce soir ? Mais rien ne vous oblige à vous taire. Vous savez, je suis très attentive, et vos phrases traduisent une vraie souffrance. Votre sœur... Karine est-elle consciente de ce qu'elle représente pour vous ?

— Bien sûr que non ! Vous croyez que ce serait sain de lui avouer comme ça tout de go que l'amour que je lui voue n'a rien de fraternel ? Nous avons les mêmes parents, et je ne pense pas que ma mère ou mon père apprécieraient que...

— Oui, oui, vous avez raison ; je dirais que vos réactions sont plutôt... réfléchies.

— Je peux vous assurer que ça devient pour moi une torture. J'ai mis un mot sur cette... ces visions quasi incestueuses.

— Oui ? Vous voulez me dire lequel ?

— Obsession. Je crois que je fais une obsession sur elle.

— Je crois que vous avez bien agi en venant me voir ; nous allons sans doute avancer rapidement vers une... guérison positive. Vous ne vous êtes jamais intéressé aux filles de votre école, de votre lycée ?

— Maintenant que vous me le dites, eh bien non. Je dois dire qu'aucune ne m'a fait...

— Allons, libérez-vous, dites-le... Aucune ne vous a fait...

— Bander comme Karine. Et pourtant je suis bien conscient que rien n'est possible entre elle et moi. Mais le pire, voyez-vous, c'est que je dois avoir des hallucinations. Il me semble que je la vois partout. Au bord d'une piscine où elle m'a juré n'avoir jamais mis les pieds, avec des amis nouveaux, des gens que personne ne connaît.

— Et pourquoi êtes-vous si certain que vous vous trompez ? Elle ne peut pas être allée là où vous pensez l'avoir aperçue ?

— Je dois admettre que la jalousie me fait peut-être imaginer des trucs qui n'existent pas. Il m'a semblé voir sur l'épaule de mon fantôme une tache de naissance pareille à celle que Karine porte au même endroit depuis toujours, alors que je suis certain que ça

ne peut pas être possible. Vous me croyez, n'est-ce pas ? J'ai même parlé à un type avec qui je l'ai vue autour de la piscine, et il n'a pas sourcillé quand je lui ai donné son prénom ; il avait l'air sincère. Tout le monde pense en ce moment que je deviens... dingue !

— Doucement, jeune homme. Nous allons reprendre point par point tous ces éléments, et voir si nous pouvons y apporter des réponses. Mais je suggère que ça se passe la prochaine fois. En parler avec moi vous fait-il du bien ? Je vous fixe un autre rendez-vous ?



La séance de cinéma, le comportement très osé d'Adrien, n'en fallait-il guère plus pour que ces deux-là se rapprochent ? Eh bien pas du tout : à peine sortis de la salle obscure, comme si rien n'était arrivé, chacun reprend son petit bonhomme de chemin ! Comment penser un seul instant que Catherine va continuer, va oser poursuivre les premiers pas amorcés ? La lumière extérieure, artificielle ou naturelle, reste un frein à l'épanouissement normal des relations amoureuses entre les deux timides. Les jours de vacances qui ont suivi n'ont pas non plus aidé les amours balbutiantes. Rentrée chez ses parents, pas une seule fois non plus elle n'a abordé le sujet avec sa mère, celui d'une rencontre avec madame Redon.

Le retour aux études, revoir Maryse fait du bien à la jeune Vosgienne. Avec Marinette, elle n'a pas abordé le sujet de ses soins. Dès les premières journées elle reprend ses habitudes, et tout se passe pour le mieux. Les cauchemars – s'ils ont baissé en intensité – refont surface de temps à autre. Elle travaille d'arrache-pied pour obtenir son diplôme et entraîne son amie dans son sillage. Mais ces heures de cours assidues ont un prix, celui d'une fatigue extrême, et le soir elle se couche tôt.

Pourtant, un soir, alors qu'elle a pris sa douche qu'elle vient de passer une nuisette stricte, de petits coups discrets frappés contre sa porte viennent la surprendre. Sans entrain, elle va ouvrir.

— Salut, Cathy !

— Ah, Adrien ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ça fait un moment que nous ne nous sommes pas vus ni parlé. J'avoue que je trouve le temps long. Tu ne veux pas me faire entrer ? Te parler dans un couloir, c'est... un peu bizarre, non ?

— Ah, pardon ! Si, si, mais j'allais me coucher, je suis crevée. Avec Maryse on bosse comme des dingues.

— Oui, elle me l'a dit. Mais je n'en pouvais plus de... ne pas te voir.

— Ah bon ? Je te manque donc tant que ça ?

— Oui ! Pas à toi ? Je ne vais pas rester longtemps, le temps d'un café si tu veux bien.

— J'en ai encore du fait ; je te le réchauffe au micro-ondes, ça t'ira ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas.

— Ça fait un bout de temps que je ne t'ai vu. Je te croyais fâché pour l'autre soir... au cinéma.

— Non ; j'ai du boulot en retard... et puis j'ai oublié de te raconter un truc et ça m'est revenu. Un type m'a presque fait une scène en me demandant ton prénom. Il pensait que tu mentais, que tu n'étais pas celle que tu prétends.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Quel type ? Où était-ce ? Comment était-il ? Tu délirés ou quoi ?

— Pas du tout. Je sortais d'un bistrot et il m'a sauté sur le râble. Nerveux et agressif. Enfin, je l'ai calmé et il est reparti persuadé que je lui racontais moi aussi des bobards.

— C'est du grand n'importe quoi ! Tu ne l'as pas revu ?

— Non, mais j'ai eu l'impression que ce mec était... comment te dire ça... amoureux de toi sans vouloir le montrer.

— Si c'était un autre élève, tu le saurais. Je ne sais rien de cela ; pourquoi tu ne m'en parles qu'aujourd'hui ?

— Ben... peut-être parce que moi aussi je suis... amoureux de toi.

— Arrête ! Je ne veux rien entendre de cela. Je fais des cauchemars presque toutes les nuits et je vois la mère de Maryse.

— Ouais, Maryse m'en a parlé. Elle raconte aussi que tu passes plus de temps avec sa mère qu'en sa compagnie.

— Bon, c'est mon procès alors ? Si tu es venu pour me raconter les commérages de Pierre, Paul ou Jacques, tu peux repartir d'où tu viens.

— Enfin, tu vas te calmer, oui ? Je voudrais simplement que tu comprennes que je suis... un peu jaloux.

— Mais de quoi, bon sang ? Le loustic qui t'a rapporté des faits et gestes imaginaires, qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? Jaloux, mais de qui ? De quoi ?

— Je crois que je t'aime pour de bon...

— Tu n'as guère montré d'empressement particulier à me le prouver, ces derniers temps. Un moment j'y ai cru après notre séance de cinéma... mais... Allons, laissons tomber, ça vaut mieux.

— J'aurais voulu t'embrasser, te dire tout haut ce que je pensais tout bas, mais j'ai manqué de courage.

— Eh ben... ils sont beaux, les hommes d'aujourd'hui ! Ils attendent tous comme toi que ce soit les filles qui fassent le premier pas, sans doute... Allez, prends ton café et ouste, mon vieux. Nous reparlerons de tout cela demain ; la nuit porte conseil. Je vais chez madame Redon dans la soirée de demain ; on se voit après, si tu veux.

— J'aimerais bien voir la tête qu'elle a, cette bonne femme. Je peux t'accompagner ?

— Je n'en sais rien... enfin, pourquoi pas ? D'accord. Viens me rejoindre pour dix-neuf heures ici.

— Banco ! Je file. À demain soir, ma belle.

Adrien hésite une seconde, s'approche de la jeune fille, puis sa bouche vient au contact de sa joue. Il aurait aimé s'aventurer davantage, mais quelque chose le retient une fois de plus. Alors il ouvre la porte et s'élance dans la nuit sans se retourner. Catherine

voit le garçon qui une fois de plus se dérobe. Elle a comme un petit pincement au cœur. Si seulement il avait fait un mouvement, une seule petite avancée vers elle ; sans doute aurait-elle fondu entre ses bras. Mais voilà, il est parti comme un voleur à nouveau. Elle soupire, pousse la porte. Il est temps de dormir.



Karine observe son frère à la dérobée. Il l'inquiète de plus en plus. Il se comporte d'une manière plus qu'étrange et se mure dans un silence pesant. Le petit déjeuner pris avec les parents est un moment qui, avant, était apprécié par tous ; mais là ça devient austère, et chacun regarde les autres avec en tête des pensées confuses.

— Ce soir, maman, je ne rentrerai pas de bonne heure : je passe chez mes amies pour nos devoirs de mathématiques.

— Moi aussi, maman, j'ai un rendez-vous assez tardif.

— Ah, Frédéric... une fille là-dessous ?

— Occupe-toi de tes oignons, Karine. Pour vous tous je suis le fou de service, alors inutile de me demander ce que je vais faire ; ça ne regarde que moi.

— Oui ? Eh ben, c'est rigolo les petits déjeuners en ta compagnie, frérot.

— Karine, arrête d'asticoter ton frère !

— Oui, papa. Je vous le laisse votre petit chouchou. Salut, la compagnie !

Elle a pris ses affaires et la voici qui part, légèrement énervée. Mais elle se retourne sur le pas de la porte.

— Allez, bises et bonne journée à tous. Ne m'attendez pas pour le dîner.

— Karine, j'aimerais une bise de ma fille...

— Pardon, maman. Voilà ; et pour toi aussi, papa.

La jeune fille a délicatement embrassé ses parents. Pour son frère, un clin d'œil, et la voici qui court. Tous les trois autour de la

table suivent des yeux cette presque femme qui se déhanche dans l'allée qui mène à la rue. Le haussement d'épaules et le soupir de Frédéric n'échappent pas au père.

— Tiens, Frédéric, tu as une minute ?

— Ben... oui.

— Alors viens dans mon bureau.

Ils se lèvent ensemble et Hector passe le bras autour des épaules de son gamin en signe d'affection. Alice a un sourire aux coins des lèvres. Ces deux-là sont quand même toujours bien complices.

Dans le bureau, le jeune homme a l'impression d'entrer dans celui de la psychiatre.

— Mon amie m'a appelé ; elle m'a dit que tu allais la voir.

— Quoi ? C'est pas trop réglo, ça ! Elle n'est pas tenue au secret professionnel, cette bonne femme ?

— Si, si. Elle ne m'a donné aucun détail, m'indiquant simplement qu'elle t'avait vu, et elle voulait de mes nouvelles. Nous avons fréquenté longtemps les mêmes lieux. Puis... j'ai rencontré ta mère.

— Tu dis ça avec nostalgie...

— Pas du tout ; je suis très heureux et j'ai deux beaux enfants, mais ça n'empêche pas les souvenirs. Je suis aussi très content de voir que tu te prends enfin en main : c'est le signe que tu deviens adulte. Essaie de faire encore un effort avec ta sœur ; c'est difficile aussi pour elle... ton sale caractère...

— Bon, tu veux que je te promette de faire un effort ? Parfait, c'est promis, juré craché.

— Cochon qui s'en dédit, alors ! Merci, Frédéric.

Les choses en sont là quand il quitte la maison. Ce soir il a lui aussi rendez-vous avec Odile Redon, tard, juste après une autre patiente. La journée qui s'annonce lui semble pourtant de bon augure. Son père lui a donné de l'argent et ses potes l'attendent pour faire un billard. Que demander de plus ? Mais, bon Dieu, que Karine au petit déjeuner était encore désirable... Bronzée, aussi croustillante que les tartines qu'elle avale chaque matin. Cette idée

le fait sourire, mais une autre partie de son anatomie se met à délirer, et c'est avec une trique phénoménale qu'il retrouve ses joyeux amis à la salle de jeux.

Ceux-ci le charrient un peu, comme c'est souvent le cas chez les jeunes :

— Wouah ! Tu as vu miss monde ou quoi ?

— Hein ? Pourquoi tu dis ça ?

— La bosse, là... Ce n'est quand même pas pour moi qu'elle est apparue.

— Qu'est-ce que vous pouvez être cons quand vous vous y mettez ! Bon, on joue ou on se fiche les uns des autres ? Je sais le faire, ça aussi, si ça vous chante.

Le soir viendra bien assez vite. Le garçon cherche dans des distractions de bistrot un dérivatif à son idée fixe, mais rien n'y fait. La silhouette, la poitrine, le cul de sa frangine reviennent le hanter comme si c'était normal d'avoir envie de baiser sa sœur. Merde, il se foutrait des baffes. Il y en a d'autres, des nanas ; alors pourquoi justement celle-là, inaccessible, interdite ? Pas moyen de décrocher son cerveau de ces deux fesses qui se balançaient dans l'allée ; un appel au viol. Pourvu que la mère Redon puisse l'aider !

— C'est à toi, Frédo... Tu es encore avec la nana qui te file la trique ou quoi ?

— Quoi ? Oui, je joue, mais vous êtes lourds, les mecs...



L'exactitude est la politesse des rois ; Adrien n'est pas près de recevoir une couronne ! Catherine décide donc de ne plus attendre : quinze minutes de retard, c'est déjà trop. Alors elle part, ne voulant pas faire attendre son docteur qui se montre déjà bien assez arrangeante en la recevant après ses autres patients. De plus, elle l'a avertie qu'après elle un autre patient la rencontre également depuis quelques jours.

Elle est vite arrivée chez Maryse, et c'est même elle qui lui ouvre.

— Ah ! La reine-mère t'attend dans son bureau. Ce soir, je fais la concierge. Tu ne t'en vas pas sans venir me faire un coucou : j'ai un truc à te montrer ; enfin, à te demander, en anglais. Tu sais combien j'adore ce dialecte d'attardés...

— Toujours le mot pour rire ! C'est bon : en sortant, je passe dans ta chambre. Je crois que ta mère a un autre rendez-vous après le mien.

— Ouais, un beau mâle ; je l'ai déjà aperçu une fois ou deux, mais il n'a pas des yeux de malade mental, pourtant. Je suis certain qu'il te botterait, toi aussi. En tout cas, s'il n'était pas un client de ma mère, j'en ferais bien mon « quatre-heures ». Mais l'éthique de madame Odile... Tu la connais, elle me psychanalyserait pour le restant de ma triste vie !

— J'y vais. À tout à l'heure.

— Oui, je t'attends.

— Ah oui ! Adrien... il pourrait bien arriver pour me rechercher : il voulait m'accompagner.

Elle a chaussé ses lunettes et regarde entrer la jeune femme.

— Alors, ces quelques jours de congé ? Vous avez retrouvé vos Vosges avec plaisir ?

— Oui, c'est comme une cure de jouvence. Mais bon, il faut aussi finir mes études, alors je fais contre mauvaise fortune bon cœur.

— Vous avez vu avec vos parents ?

— Honnêtement ? Non. Le manque de courage, et surtout, surtout la peur de les inquiéter inutilement.

— Ce n'est pas si grave. Bien. Alors, on commence ? Dites-moi tout ce qui vous passe par la tête.

Assise dans un grand fauteuil, Cathy débute un long monologue, décrivant avec minutie son appréhension à parler à sa mère, mais aussi à Gabriel. Elle n'était pas certaine qu'ils soient en condition

de comprendre. La sonnette qui résonne dans l'entrée perturbe un cours instant le récit de la jeune fille.

— C'est sûrement mon copain Adrien qui vient m'attendre. Il devait venir m'accompagner.

— Ne vous inquiétez pas ; Maryse saura bien le retenir le temps de notre entretien. Dites-moi pourquoi vous pensez que vos parents s'inquiéteraient.

Catherine cherche ses mots, revient sur des détails de sa jeunesse, de sa vie d'aujourd'hui, emmêle un peu les choses, confond les dates, mais elle parvient enfin à dire ce qui se cache au fond d'elle. Les questionnements, cet étrange trou qui l'engloutit trop souvent au moment du sommeil. Perdue dans des situations difficiles de sa jeune existence, elle n'entend pas que dans l'entrée la sonnette a de nouveau retenti. Maryse est revenue à la porte, excédée. Le garçon qui attend patiemment qu'on lui ouvre a des yeux de velours.

Il entre, et elle le dirige vers la salle d'attente. Frédéric s'assoit et approche sa main pour saisir une revue sur une table basse. Un mouvement sur un siège dans un coin lui fait lever la tête : un autre type est là à attendre. Il se relève et s'avance vers ce gars qui fait le pied de grue dans la salle d'attente. Quand l'autre tourne la tête vers lui, il en reste comme deux ronds de flan : ils sont face à face, comme l'autre soir au bar.

— Mais... qu'est-ce que vous faites là ?

— Ah ben, vous voilà, vous ? C'est vous qui m'avez pris la tête pour cette fille qui soi-disant n'avait pas dit la vérité. On avait dit que l'on se tutoierait, non ?

— Vous... vous... tu consultes aussi ?

— Non, non.

Au fond de lui, Adrien sent cette angoisse remonter comme une boule au fond de sa gorge. L'autre, celui qu'il avait pris pour un homo, ce Frédéric qui voulait à toute force que Catherine soit une certaine Karine, il est là, devant lui, et il jauge cet ennemi potentiel. Sa présence ici est bizarre. Avait-il aussi rendez-vous avec Cathy ?

Mais pourquoi lui a-t-elle dit hier soir qu'elle ne savait rien de cette histoire si c'était pour le retrouver ici ? Et puis elle l'avait invité à l'accompagner chez cette psy, de cela il en était certain. Mais alors ? Qu'est-ce que c'est que cette salade ?

— Tu connais donc Catherine ou Maryse ?

— Non, ces prénoms ne me disent rien.

— Tu te fiches de moi ? Tu es là pourquoi, alors, si elle ne t'a pas invité à venir ici ?

— Mais lâche-moi avec tes conneries, puisque je te dis que je ne connais ni une Catherine ni une Maryse.

— Et la fille qui t'a ouvert la porte, elle, tu ne sais pas qui c'est ?

— Si : ça doit être la fille du médecin.

— Son prénom ne te dit rien ?

— Je devrais le savoir ?

— Merde, tu te fous de ma gueule ! Vous vous foutez tous de ma fiole ou quoi ?

— Hé là, tu te calmes, mon gars. Je ne saisis rien à tes propos. Je ne suis là que pour une visite au toubib, moi, alors tu calmes ta joie ; d'accord ?

Ces deux-là crient si fort que dans le cabinet du médecin le stylo reste en suspens. Odile vient de se lever.

— Excusez-moi une seconde, je vais voir ce qui se passe.

— Faites, je vous en prie.

Une tête vient de passer par l'entrebâillement de la porte de communication entre le bureau et la salle d'attente.

— Bon, Messieurs, je travaille, moi, et ma patiente a besoin de concentration. Si vous n'êtes pas capables de vous parler calmement et en adultes, vous êtes priés de sortir. Ce sera bientôt à vous, Frédéric ; alors asseyez-vous gentiment. Et vous ? Vous devez être l'ami de ma fille et de ma patiente ; alors allez voir Maryse et soyez sage. Merci.

Elle disparaît aussi rapidement qu'elle est arrivée. Les deux gaillards dont les esprits s'échauffaient ne savent plus quoi dire. Assis face à face, ils se scrutent un moment sans trop savoir quoi se dire. Puis c'est Frédéric qui recommence, mais cette fois plus sagement :

— Alors tu es malade comme moi toi aussi ?

— Tu veux dire cinglé ? Non, pas du tout : je suis venu attendre une amie qui est dans le cabinet de...

— Ah ! Je m'excuse de t'avoir mal répondu.

— T'inquiète pas, j'ai cru un moment que tu étais un petit ami de ma... enfin, d'une fille que je...

— Tu penses que je veux te piquer ta gonzesse ? C'est ça ? T'es quand même aussi ouf que moi, je te l'assure.

— ...

— Oui, je suis dingo, mais pas de ta copine ! C'est difficile à expliquer, mais j'ai réellement besoin de l'aide de cette psy pour me sortir d'une impasse.

— D'accord, n'en parlons plus.

— Si, justement ! Le jour où nous avons bu un pot... celui où tu m'as pris pour un pédé, je t'avais suivi depuis la piscine.

— La piscine ?

— Enfin, c'était la fille qui t'accompagnait que je suivais : c'est ma sœur.

— Cathy ? Ta frangine ? Mais c'est tout juste pas possible, elle est fille unique.

— Ben si, et j'en ai la preuve, tu sais ; je peux te l'assurer.

— Comment ça ? Tu as quoi comme preuve ?

— Elle a une tache sur l'épaule, une sorte de gros grain de beauté... tu dois bien avoir remarqué.

— Parce que tu t'imagines que je la vois à poil ? T'es encore plus cinglé que je ne le pensais.

Le calme revenu, dans le cabinet la jeune fille a repris sa narration. Elle n'a toujours pas de solution pour son problème, mais

Odile lui dit que c'est tout de même en bonne voie et elles prennent congé. Un autre rendez-vous est fixé pour le lendemain soir. La porte dérobée qui permet de sortir sans repasser par la salle d'attente voit Catherine quitter les lieux pour rejoindre Maryse. Odile revient chercher Frédéric, et elle se penche vers Adrien pour lui murmurer deux ou trois mots.



La joute verbale entre les deux garçons est là comme une empreinte qui reste sur la peau de ce jeune qui s'assoit face à la femme au bloc de papier. Elle a toujours son sempiternel crayon, et il va courir sur les lignes bleues de la feuille blanche.

— Vous avez l'air bien énervé ! Pour un peu j'aurais dû vous séparer de votre ami.

— Ce n'est pas mon ami. Il fait partie de ces choses qui sont dans ma tête. Du reste, votre fille un peu, aussi.

— Maryse ? Ah bon ! Racontez-moi tout ceci, s'il vous plaît.

— Alors... je commence par quoi ?

— Le mieux, c'est toujours de le faire par le début.

— Oui, bien sûr.

Frédéric se met à expliquer la filature depuis la piscine de cet Adrien qui était en compagnie de sa sœur Karine. Il raconte la conversation du bistrot, puis cette altercation ici dans l'antichambre du cabinet. Odile, de plus en plus intriguée, barbouille, tartine des pages entières en suivant le monologue instructif du fils d'Hector. Sans aucun doute, ce garçon-là a un problème s'il confond sa sœur Karine et la petite amie de cet Adrien. Il déballe tout, comme s'il croyait vraiment en son histoire, et un détail marque l'esprit de la professionnelle de santé : une marque sur l'épaule ! Ce genre de détail doit aisément être vérifiable. Elle entoure l'annotation qu'elle vient d'inscrire dans ses notes.

Dans sa chambre, Maryse voit débarquer ses deux meilleurs amis, Adrien et Catherine. Elle éprouve un petit creux aux tripes

en constatant que ces deux-là sont tout proches de se rejoindre. Elle le devine, le sent, le hume, le flaire. Elle ne laisse rien paraître de ses sentiments plus que mitigés quant à cette idylle en gestation. Ce n'est pas pour le garçon, mais plus pour sa copine. Pour un peu elle en voudrait à ce foutu con de lui retirer une chance de... enfin, elle se dit qu'elle n'avait sans doute aucune chance avec Cathy.

— C'est toi qui faisais ce raffut dans la salle d'attente ? Ça ne va pas ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu es vraiment un crétin de déranger la reine dans son boulot. Elle n'est pas venue gueuler un peu ?

— Pas vraiment ; elle nous a juste demandé du silence.

— Tu le connais, le loufingue qu'elle soigne ?

— Non... Enfin... oui, un peu.

— Ben, c'est oui ou c'est non ? Accouche, tu veux !

— C'est... tu sais, Cathy, le type dont je t'ai parlé hier soir.

— Celui qui racontait des inepties sur moi ?

— Euh... je peux te demander un truc bizarre ?

— Quoi encore ? Tu en as assez fait pour ce soir, tu ne trouves pas ? En retard, tu te permets de mettre le bordel chez mon médecin... Tu as encore beaucoup des choses de ce genre à avancer ?

— Non, mais c'est important, et si tu permets... j'aimerais que tu me répondes franchement.

— Ah oui ? Habituellement, je ne suis donc pas franche ; je te mens donc ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais ce type-là...

— Quoi, ce type ? Qu'est-ce qu'il a, ce type ?

— Est-ce que tu as une tache de naissance sur l'épaule ?

— Pourquoi tu demandes ça à Cathy, idiot ?

— Ce gars-là, dans le cabinet de ta mère, il dit qu'elle en a une et que c'est... sa sœur.

— Sa sœur ? Il est givré, ma parole !

— Mais... mais comment sait-il que j'ai une tache sur l'épaule ?

— Quoi ? Tu en as vraiment une ? Tu as baisé avec ce mec ?

— Ça va pas, la tête ! Fous-moi la paix ! Tu me prends donc pour une Marie-couche-toi-là ? Non, mais comme con, on ne fait pas mieux !

— Bon, il y a quand même un mystère ; et si on éclaircissait ça tout de suite ?

— Comment tu veux faire ?

— Ben, on rentre dans le saint des saints et on voit ce qu'il dit, le type dans le cabinet... Ouais, mais comment la duchesse va prendre la chose ? Ça, c'est une autre paire de manches.

— Alors on attend qu'il sorte et on le chope. Il va falloir qu'il s'explique. Vous en dites quoi, les filles ?

— J'en dis que même si ça me fiche la trouille, au moins nous aurons aplani la situation. Alors, on agit de quelle manière ?

— Oh, il en a encore pour une bonne quinzaine de minutes. Là-dessus, ma mère fait bien son boulot ! Je verrai la lumière de la petite lampe rouge qui s'allumera en vert : c'est quand les gens sortent de son burlingue.

— Bon. Alors, on va voir ce que ce monsieur a dans les tripes ?

— Oui, mais du calme : nous sommes trois et il est seul. On lui ne file pas un infarctus.

— Infarctus !

— Quoi ? Tu dis quoi, Catherine ?

— On dit infarctus, pas infractus !

— Ouais ? On en meurt pareil quand même. Tiens, pendant que je guette et que tu es en forme pour reprendre les mots et les phrases des autres, jette voir un coup d'œil sur ce truc en anglais.

La jeune fille n'a pas la tête à faire un cours d'anglais, mais elle s'efforce de rester zen. Son amie aussi compte sur elle. En feuilletant le cahier de Maryse, elle s'aperçoit que ce n'est pas très... brillant, c'est le moins que l'on puisse dire. Pas une seule note dans cette matière qui dépasse le douze. En quelques coups de crayon elle corrige les fautes de l'exercice et essaie de faire comprendre à son amie ce qui cloche.

— Ne perds pas ton temps ; je n'aime pas les Anglais ni leur foutu jargon. Alors quand je n'aime pas, ça ne m'intéresse pas plus. Je m'en fous de ces cours à la gomme !

— Oui, sans doute, mais tu sais c'est utile quand même de bien parler une autre langue.

— Je laisse ce genre de truc à vous autres qui bavez devant le prof. Moi, je le trouve juste plutôt mignon, tiens, un peu comme le loustic qui est chez ma mère, dans son cabinet.



Dans le cabinet, Odile venait de poser son crayon. Frédéric s'était tu et méditait, comme un peu soulagé de s'être mis à nu devant cette femme silencieuse. Elle n'avait fait aucun bruit ; seul son crayon soulignait sa présence éveillée. L'entrevue arrivait donc à son terme et il devait rentrer chez lui. Le jeune homme aurait volontiers encore dialogué avec ce fameux Adrien, mais apparemment il avait pris la poudre d'escampette. La psychiatre s'effaça pour laisser le garçon passer. Elle lui tendit une main qu'il serra avec empressement. Un autre rendez-vous était nécessaire pour approfondir le trouble de Frédéric.

Il venait de s'engager dans l'allée faiblement éclairée par des lampes solaires. C'est là que comme un diable sorti de sa boîte le visage malicieux de la jeunette qui lui avait ouvert la porte à son arrivée se trouva soudain face au sien.

— Tu as une minute pour nous causer ?

— Qui ça, vous ? Tu es Maryse ; c'est bien comme ça que tu t'appelles ?

— Ben oui, gros malin : c'est Adrien que te l'a dit tout à l'heure, alors pas besoin d'être devin pour... Allez, viens, on va dans mes appartements.

Elle poussait déjà le jeune homme qui, sans un mot, la laissa faire. Les appartements de la donzelle n'étaient rien d'autre qu'une chambre au bout de laquelle une sorte de niche permettait de loger

un canapé. La lumière plus vive lui permit de ne voir qu'elle : Karine était assise aux côtés de cet Adrien ! Une Karine aux lèvres pincées qui voyait le gaillard entrer sans émettre un seul son. Alors il se mit à cracher son venin.

— Bon ! Tu as enfin compris que les mensonges n'apportent rien ? Comment as-tu pu nous raconter des tas de salades à tous ? C'est quand même mieux de jouer franc-jeu.

— Tu vois, Cathy, je t'avais bien averti qu'il était givré, ce mec.

— Attends, Adrien ; laisse-le parler : tout le monde peut s'exprimer. Il se trompe, et il va bien reconnaître ses erreurs.

— Écoutez, vous trois ; je n'aime pas que l'on se moque de moi. Je sais qui est cette fille. C'est bien ma frangine Karine, et je ne sais pas pourquoi elle vous ment de la sorte. Mais à moi elle ne peut pas me tenir tête. D'abord il y a cette tache de naissance sur son épaule, et celle-là, elle ne peut pas la renier. Ensuite elle est née en juillet, à l'hôpital de Remiremont.

— Bien. Je ne m'appelle pas Karine comme vous dites, mais Catherine. Et si ma date de naissance est bien celle que vous avancez, que je suis bien née dans cette maternité dont vous citez la ville, je ne suis pas votre sœur. Du reste, tenez... regardez par vous-même.

La fille avait tendu une carte d'identité à Frédéric. Il prit le carton de couleur bistre et examina le papier. En effet, tout avait l'air d'être normal. Il n'arrivait pas à croire en cette ressemblance incroyable. La Nature ne pouvait pas faire deux personnes si parfaitement identiques ! La coïncidence ne pouvait pas être fortuite, non ! Il vacillait sur ses jambes comme si le ciel lui était tombé sur la tête. Puis une autre idée lui monta lentement au cerveau : cette femme, cette sœur dont il était si éperdument amoureux, elle se trouvait devant lui, toute différente et si semblable. Et cette femme-là... rien ne lui interdisait de l'aimer.

Il restait tout de même des tas de points à élucider. Une tache de naissance ne pouvait pas être aussi semblable chez deux êtres

étrangers ! Et puis cette histoire de lieu et de date de début de vie... c'était tout de même très louche. L'autre homme qui se tenait près de... Catherine ou Karine – il avait encore un mal fou à réaliser – l'autre type était le petit copain de cette fille, et là, pour le coup, c'était un obstacle à son amour pour elle. Il aurait mauvaise grâce à ne pas le comprendre. Il s'assit sur le canapé avec des vertiges. Pas possible, ces deux prénoms dansaient sous son crâne une carmagnole insupportable.

— Hé, ça va aller ? Tu te sens mal ? Maryse, tu ne voudrais pas appeler ta mère ? Elle saura sans doute ce qu'il faut faire.

— Ouais, mais gare à ses réactions... nous avons salopé son beau boulot.

— On ne peut pas le laisser se pâmer comme ça sans intervenir. Va vite la chercher !

Acte VI : L'heure des comptes

Des myriades d'anges aux ailes blanches passent et tournent sous le crâne de Frédéric. Les yeux clos, il se sent bien, mais dès qu'il tente l'ouverture d'une paupière, la sarabande reprend et il se réfugie vivement dans la quiétude de ses volets fermés. Les voix qui lui parviennent sont lointaines, adoucies, et ce qu'elles racontent ne le concerne pas. Enfin, au prix d'un effort sans nom, il essaie une énième fois de revenir dans ce monde idiot. Au-dessus de lui, une harpie aux cheveux gris, des lunettes vissées sur le bout du nez, lui tapote la joue. Gentiment ? Il n'en est pas si certain. Chacune de ces petites calottes le secoue, et il est là. Les yeux exorbités, il les redécouvre.

Tout d'abord sa sœur. Celle-ci ne sourit pas du tout. Lèvres pincées, comme grimaçantes, elle a ses cheveux à quelques centimètres de sa caboche. Puis ce type, Adrien, celui qui vraisemblablement couche avec Karine, il est aussi penché près de ce divan où ils l'ont étendu. Et l'autre même, celle avec des tifs qui ondulent, celle qui lui a ouvert, celle qui l'a rattrapé dans l'allée. Tous le reluquent comme s'il revenait enfin de l'enfer. Mais lui, il se trouvait si bien dans son univers cotonneux ni chaud ni froid... Pourquoi se sent-il si las dès qu'il fait un geste ? Mais en fait-il un vraiment ? S'imaginer-t-il que son bras bouge ? Que sa main cherche celle de sa frangine ? Elle s'est reculée. Peur de lui ? Peur de ce qu'il est ? Une épave à la dérive...

— Karine, s'il te plaît... aide-moi et rentrons à la maison.

Sa voix... elle n'a pas franchi le seuil de sa gorge ; c'est bien dans sa tête que ça se passe. Il veut de nouveau redescendre dans ce pays d'ouate et d'uniformité ; mais la vieille, celle qui lui colle quelques beignes, elle lui hurle dans les oreilles. Ça fait un mal de chien, ça vrille les tympanes.

— Non ! Vous restez avec nous ! Ouvrez les yeux, bon sang ! Allons, ce n'est rien, juste un malaise vagal.

— Il... il n'a rien ? Vous êtes sûre, Madame Redon ? Il me fait peur à m'appeler Karine.

— Pour le moment, le principal c'est de le remettre sur pieds ; ensuite il nous donnera toutes les explications dont nous avons besoin. J'ai de toute façon appelé Hector, son père.

— Maman, tu connais le père de ce type ? D'où tu le connais ? Quel micmac... je te jure personne n'y comprend plus rien.

— Hector et moi avons suivi nos études ensemble. Je ne savais pas qu'il avait de grands enfants. Apparemment il a aussi une sœur, ce grand jeune homme qui nous revient enfin de son bienheureux paradis. C'est bien, mon jeune ami ; voilà, c'est cela... respirez plus fort. Oui, encore un petit peu d'air frais et tout va s'arranger. Ce n'est pas grave, vous avez juste besoin de vous aérer.

— Je peux rentrer chez moi alors ? Il me fiche la trouille, moi, ce Frédéric.

— Vous ne voulez pas savoir le fin mot de cette affaire ? Son père va arriver et nous saurons tous de quoi il retourne. Je vais vous donner un jus de fruit à tous.

La psychiatre court presque vers sa cuisine. Elle revient dans le salon où le jeune homme est toujours allongé quand le carillon de la porte bloque tout le monde. Les yeux de ceux qui sont au chevet de Frédéric s'arrondissent et ils entendent alors Odile parler avec un homme dans l'entrée :

— Ton fils a fait un léger malaise vagal et nous l'avons allongé sur un canapé dans le salon. Il tient des propos assez étranges, mais va vite le rassurer. Viens, Hector, accompagne-moi. Je n'aurais pas

imaginé te revoir dans de telles conditions... enfin, rien de grave, rassure-toi.

Ils sont sur le pas de la porte, et Hector reste bloqué, scotché lui aussi. Il ne tombe pas, mais de peu s'en faut.

— Karine... qu'est-ce que tu fais là ? Et ces vêtements, d'où ça sort ? Mais... comment as-tu fait pour arriver ici avant moi ? Qui t'as dit pour Frédéric ?

La jeune femme que l'homme appelle aussi d'un autre prénom que le sien recule. Catherine tremble maintenant sur ses jambes. Ce n'est pas possible, ils sont tous dingos ce soir ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Mais c'est sans compter sur le sang-froid d'Odile.

— Bon... Les enfants, là, tout le monde se calme. Il y a sûrement une explication rationnelle. Tu vois, Hector, cette jeune femme ne s'appelle pas Karine, mais bien Catherine. Alors je saisis mieux pourquoi l'une a des troubles et que vous deux vous ayez l'impression de reconnaître votre sœur et toi ta fille. Elles doivent se ressembler bougrement pour qu'un père s'y trompe.

— Mais... elles ne se ressemblent pas du tout : elles sont similaires, des clones ! Je n'en reviens pas ! Vous... Excusez-moi, d'avoir cru un moment... Mais bon sang, c'est tout bonnement impensable !

— Vous avez une fille qui me ressemble, Monsieur ?

— Oui, comme deux gouttes d'eau. Et c'est ce qui devait perturber Frédéric ; je pense qu'il a dû vous voir en pensant que c'était sa sœur Karine et qu'elle lui racontait des bobards. Ça fait des semaines qu'il nous tient le même discours : que vous avez des amis différents et que vous portez d'autres vêtements. Il nous a fait si peur en tenant ce genre de propos... Tout s'explique !

— Je peux vous poser une question, Monsieur ?

— Ce jeune homme s'appelle Adrien, Hector.

— Mais oui, jeune homme. Adrien, c'est ça ?

— Oui, c'est bien ça. Elle est née quand et où, votre fille ? Karine a-t-elle une tache de naissance sur l'épaule ?

— À la maternité de Remiremont le 27 juillet 1952. Pourquoi ces questions ? Oui, une sorte de grain de beauté d'une forme très spécifique. Comment le savez-vous ?

— Ben... Catherine semble en posséder un également au même endroit, et ça ne peut en aucun cas être une coïncidence. De plus, elle est née le même jour, dans la même maternité... vous vous imaginez ! Beaucoup trop de détails qui laissent penser que le point de départ de tout ceci remonte à cette naissance, non ?

— Tu ferais un bon psy, Adrien. Je suis de son avis, Hector : tu dois voir les parents de cette demoiselle et le médecin qui a mis au monde ta fille et Catherine.

La discussion est laborieuse. Cathy, craignant que ses parents ne s'inquiètent, refuse de voir les parents de cette Karine prendre contact avec eux. Frédéric, qui se remet, ne quitte pas des yeux cette nouvelle femme qui ressemble tellement à celle de ses rêves. Il est sur pieds et a retrouvé un certain aplomb.

— Bon, nous échangeons nos adresses et nous nous voyons demain. Je crois qu'il n'y a plus rien d'urgent pour ce soir. Madame Redon, je crois que je suis guéri ; nous pouvons donc annuler la séance de demain et la remplacer par une réunion plus chaleureuse, j'oserais presque dire familiale.

— Ah non ! J'ai déjà une famille, moi ; pas question que je vous suive dans cette histoire. Mes parents sont des gens honorables et ils n'ont jamais rien fait de répréhensible. Je ne vois pas pourquoi, sous prétexte que quelque part il existe une femme qui me ressemble, ils devraient être inquiétés.

— Calmez-vous, Catherine, et mettez-vous à la place d'Hector et de sa famille aussi.

— Pourquoi ? J'avais une vie bien tranquille, moi, avant de venir chez vous !

— Je te comprends, mais s'il y a eu un problème à ta naissance et que tu as une sœur, tu n'aurais pas envie de la connaître ?

— Vous me fichez tous la trouille... Moi, je rentre. Je ne veux plus rien entendre. Je ne reviendrai pas chez vous, Madame Redon. Et vous me laissez tous tranquille sinon je vais à la police ; je n'ai rien à cacher et je veux vivre peinarde.

— Attends... ne t'énerve pas. Je te raccompagne, Cathy.

— Non. Laissez-moi vous déposer chez vous, et nous pourrions toujours bavarder un peu... S'il vous plaît...

— Hector, ne force pas cette demoiselle à faire ce qu'elle ne veut pas. Je te conseille de te diriger vers le médecin ou la maternité : ils auront sans doute des choses à dire.

Tout le monde a quitté les lieux. Maryse et sa mère sont face à face. Pour la première fois de sa vie, elle a vu sa mère faire preuve d'une autorité insoupçonnée. Son regard sur elle est soudain différent. Il y a dans les prunelles marron de la femme aux cheveux gris comme une lassitude et une envie de la prendre dans ses bras, de serrer la jeune fille sur sa poitrine.

— Ça va, maman ? Tu as l'air toute triste.

— Non, Maryse... tout va bien.

— Tu sais... nous n'avons jamais vraiment l'occasion de nous le dire... mais... je t'aime, maman.

— Moi aussi, ma chérie. Ça m'a fichu un coup au moral de revoir ma jeunesse me sauter au visage... Hector et moi... nous étions si proches... J'aurais aimé qu'il soit ton père, mais il avait cette autre femme dans la peau, et il a de beaux enfants. En tout cas, son fils lui ressemble terriblement.

Maryse baisse la tête. Sa mère nostalgique et qui avoue avoir été un jour amoureuse... du jamais vu dans cette baraque ! Elle aussi se dit qu'un jour son amie pourrait revenir et que ce serait si difficile à dire... Cet amour pour une autre femme, elle ne saura jamais l'oublier. Mais c'est la vie. Et elle a senti que ce Frédéric était épris de Karine ou de Catherine, mais elle s'en fichait éperdument : elle aussi aimait Catherine, et s'il y en avait deux, son cœur à elle saurait bien les différencier tout seul.



Adrien et Cathy sont rentrés seuls, sans se dire un mot. L'un comme l'autre méditait sur cette soirée, sur ces moments impossibles à oublier. Elle avait presque mal au cœur de se dire que, quelque part, une autre femme avait son visage, ses petites manies aussi peut-être. Et puis il y avait Marinette et Gabriel. Eux aussi s'étaient saignés aux quatre veines pour qu'elle soit la plus heureuse possible, et l'arrivée inattendues de cette... Karine devenait comme une obsession. Se pouvait-il que ses cauchemars viennent finalement de cette naissance si éloignée déjà ? Elle voulait oublier tout cela, mais l'esprit n'est pas facile à manier.

Devant chez elle, Adrien lui tient la main. En tremblant, elle ouvre sa porte et le garçon ne sait plus quoi dire, quoi faire. Il danse d'un pied sur l'autre, comme hésitant entre lui demander d'entrer et filer à l'anglaise. Cette fois encore, c'est elle qui tranche :

— Ne me laisse pas seule, s'il te plaît, Adrien. J'ai besoin d'une présence ; j'aurais bien aimé que Maryse se propose, mais... tu es là, toi.

— Merci. Je suis heureux que tu me le demandes. J'ai... je ne sais pas comment te le dire, j'ai besoin de toi...

— Moi, j'ai besoin de ne pas être seule, tu comprends... pas forcément de cette chose à laquelle tu penses, mais c'est bien légitime, je le conçois.

— Mais non ! Je ne suis pas pervers et ne vais pas profiter de l'occasion pour te...

— Chut... viens... Tu veux un verre ? Moi j'ai besoin de quelque chose de fort.

— Ben... si tu bois, moi aussi.

Du fond d'un buffet, un flacon au liquide transparent se retrouve en première ligne.

— Je n'ai que ça. Tu en veux ?

— Qu'est-ce que c'est ? On dirait de la flotte.

— C'est mon père qui a mis cela dans mes bagages. Goûte et tu verras. Mais attention : c'est sacrément costaud !

— On verra bien ; vas-y verse. En tout cas, ça sent rudement bon.

L'eau-de-vie passe des gobelets directement dans les estomacs. Catherine fait une grimace et Adrien se retient pour ne pas tousso-ter. Il suit chaque mouvement de la belle brune qui lui fait face. Elle va s'asseoir sur son lit, et lui, comme un bon toutou, file derrière. Alors elle met ses deux mains sur sa figure et de gros sanglots la font tressaillir.

— Pourquoi tu pleures ? Tu sais, moi à ta place, j'irais voir cette famille qui te tombe du ciel.

— J'ai déjà une famille ; et tu y penses, toi, à mes pauvres parents ? Comment vont-ils prendre cette affaire ? Imagine que je ne sois pas leur fille...

— C'est donc de ça que tu as peur ? Mais ta trouille n'arrangera rien. Et puis pour moi, tes parents, ce sont les gens qui t'ont élevée ; les liens du sang ne sont pas forcément les plus forts.

— C'est facile à dire...

— Et puis ce truc va faire un de ces pataquès... Ils vont sûrement être au courant. À ta place, je préférerais être la première à leur expliquer la situation.

— Comment ça ? Tu penses que les autres vont leur dire ?

— Pas eux... mais les journaux vont bien finir par s'emparer de cette... aventure ; et tu le sais, ils ne font pas de sentiments. Tu risques bien de voir ta bouille... ou celle de cette Karine à la une des quotidiens de chez toi. Un hôpital pris dans un tel scandale, c'est du pain béni pour les journaloux en mal de copie.

— Tu crois ça ?

— Ben oui, ma belle.

Les larmes redoublent. Adrien, se sentant responsable, dans un élan de générosité sans précédent, trouve le geste qu'il faut : il enlace la jeune femme. La jolie frimousse aux yeux qui pleurent

vient d'instinct se caler contre la poitrine masculine. Il serre plus fortement cette belle plante qui cherche visiblement le secours de ce garçon. Alors il lui fait de petits bisous partout sur le front, sur les paupières, buvant le sel de ses grandes eaux. Elle se laisse bercer, amorphe, comme sans réaction. Il n'avait besoin que de cela pour se lancer dans d'autres câlins : maintenant sa bouche veut connaître des délices espérés. Le premier baiser est comme un soleil d'été sur un monde de saleté.

Emporté par ses émotions, le jeune garçon oublie sa timidité malade. La femme qu'il tient dans ses bras a besoin de lui ; il a envie d'elle. Ça devrait suffire pour qu'enfin elle s'ouvre à son appétit gigantesque. Un attrait irrésistible, que ces deux monticules sous un tissu léger. Les doigts en découvrent la teneur, la texture agréable à travers les vêtements. Pourquoi se gênerait-il ? Si elle a répondu à son baiser, si elle l'a de nouveau laissé l'embrasser, c'est qu'elle veut sans doute elle aussi aller plus loin. Il ne cherche donc plus midi à quatorze heures. Ses mains se font plus précises, plus pressées également.

La dextérité avec laquelle il dévoile ce corps de femme en devenir tient du prodige. Les boutons du caraco n'ont résisté que pour la forme ; quant à la fermeture du soutien-gorge, pincée entre un pouce et un index, elle a cédé dès la première sollicitation. Un instant il se recule pour voir de plus près ce qu'elle cachait sous le voile retiré. Deux beaux seins se montrent dans la lumière d'une lampe. Lui, avide d'y mettre la bouche, ne veut pourtant pas l'effaroucher. Son expérience en ce domaine se trouve tellement limitée, mais sa hantise serait de la faire fuir par un empressement de mauvais goût. Il l'embrasse une fois encore, et la langue de Catherine entre en reine dans le palais d'un Adrien au bord de l'explosion.

Il tente de refréner cette montée intempestive de sève, arrive à freiner l'ascension involontaire de son sérum, y parvient tant bien que mal. Elle ne bouge pas, ses mains crispées sur son dos le plaquant toujours contre elle. Tentant une excursion plus bas que

le nombril, il se heurte à la ceinture d'une jupe trop présente. Il tâtonne un moment, et sous ses phalanges il trouve enfin l'objet de sa reconnaissance manuelle : le zip est là, qui crisse dans l'appartement silencieux. Seules les respirations haletantes font écho au glissement plaintif de la fermeture Éclair.

Mais ouvrir celle-ci ne débarrasse pas sa propriétaire de son vêtement. Encore faut-il l'amener à soulever son derrière de l'assise du pieu. Et là, notre hardi cavalier se perd en conjectures malvenues. Il cherche à étendre sa victime consentante sur la totalité de la couche ; mais quand il y parvient, il s'empêtre dans ses mouvements, et c'est Cathy qui s'efforce finalement d'aider son prétendant. Elle soulève juste un peu le bassin, et la corolle coulisse désormais vers ses chevilles, tirée par deux mains anxieuses. Une dentelle, dernière partie d'un mariage heureux entre sous-vêtements et peau, apparaît ; le Graal tant convoité est tout proche, caché encore pour un temps par une cotonneuse culotte.

Adrien semble hypnotisé par ce triangle bariolé aux couleurs des deux bonnets qu'il n'a pas pris, tout à l'heure, le temps d'inspecter. Ses lèvres se collent d'abord à la première colline qu'il trouve ; elles aspirent un embryon de fraise sombre, et sous lui la poupée qui ne bronche pas émet un gémissement. Les mains fines de la jeune femme remontent du dos sur le cou, où elles appuient, incitant de ce fait la bouche à ne plus reculer. Le corps du garçon roule sur celui de la femme ; mais elle ne demande qu'une parité de bon aloi.

— Tu me fais mal... avec ça !

« Ça », c'est la ceinture de cuir du jeune homme. Une invitation tacite à la défaire ? Il le comprend comme tel et se soulève sur un bras. En deux temps et trois gestes brefs, il est dans la même position que Catherine. Comme il n'a pas osé retirer son slip, les deux derniers remparts de leurs corps se frottent l'un contre l'autre. Elle sent tout de même au travers des tissus une trique conséquente. Une fois de plus elle se rend utile : d'une menotte tremblante, elle vient soupeser cette aspérité masculine qui l'intrigue. Adrien

enregistre l'appel implicite et se lance alors à l'abordage du dernier fanion, de ce drapeau tellement féminin.

Ils sont nus, côte à côte sur un plumard à peine assez large pour contenir un seul corps, mais ils se serrent tellement de près qu'ils parviennent à tenir ensemble sur ce strapontin. La patte de la jeune fille n'a pas lâché le cylindre toujours aussi prêt à se répandre en larmes de vie à chaque mouvement de son poignet. Il serre les dents, chasse de son esprit des images qui y reviennent au grand galop. Il souffle, elle soupire ; il expire, elle geint. Tout va si vite, tout va trop vite. Lequel des deux fait un faux mouvement ? Quelle importance, puisqu'ils chutent les deux ? Le contact de la moquette les fait rire. Lui se relève, mais Cathy le tire par le bras.

— Non, reste près de moi ; on ne va pas remonter pour retomber ! La laine aussi est douce. Et puis je veux te dire que... j'ai peur. C'est une première fois pour moi, tu... tu comprends ? Tu es le premier.

Il ne peut pas répondre. S'il parle, la boule qui bloque sa gorge va lui tirer des larmes. La dégringolade a cependant été salutaire à Adrien ; au moins lui a-t-elle permis d'oublier qu'il allait venir trop vite. Et passé le cap de ce moment délicat, il se sent tout ragaillard, prêt pour une découverte à deux. Il se baisse vers celle qui est toujours allongée. Il s'étend à nouveau sur elle, mais cette fois son visage est du côté du bassin féminin. Elle aussi voit toute proche cette bite qui bande toujours aussi fièrement. Alors, lorsqu'il se penche pour lui écarter les jambes et que sa trogne fonce vers le buisson qui lui couvre le pubis, elle se raidit un peu.

Les coups de langue maladroits se font plus incisifs. Avec la pratique vient aussi l'aplomb. Il fouille de la langue avec une maladresse touchante cette intimité dont il a si souvent rêvé. Si elle a peur, elle ne le dit pas. La queue qui bat sur le ventre du jeune homme passe et repasse à hauteur des yeux de la demoiselle. C'est à l'instant où de deux doigts il repousse la chair qui couvre le clitoris qu'elle se raidit sous l'étrange picotement qui la parcourt.

Elle se cabre et s'agrippe à ce qu'elle peut ; et ce qu'elle trouve comme arrimage, c'est ce pieu qui dodeline sur le bas-ventre du monsieur qui la lèche.

Elle aussi ondule du bassin sous la pression de cette langue humide qui s'ingénie à glisser dans la fente qu'elle découvre. Les doigts de la fille happent la tige et l'encerclent, peut-être pour aider ses cris à s'extérioriser ? Elle ne sait plus trop ce qu'elle fait, ce qu'il lui fait non plus. Elle tremble, tressaute, et son ventre se creuse sous la houle que le gaillard lui transmet. Un tangage qui amène le goupillon qu'elle ne veut plus lâcher aux abords immédiats de sa bouche.

L'ouvrir n'est qu'une formalité ; avaler la couleuvre en est une tout autre. Elle hésite, bien que ses lèvres soient à quelques centimètres de cette chose bouillante qu'elle maintient avec force. Vaincue alors que son ventre oscille en vagues impressionnantes, elle laisse la bite effleurer ses lèvres. Adrien ne songe plus à reculer l'échéance. Il ne pense à rien d'autre que ce délicieux nectar qui coule du sexe de son amie. Une véritable décharge électrique lui tombe dessus au moment où Catherine commence à le sucer. Il n'a pas le temps de retirer son bas-ventre que tout est parti.

Elle ne comprend pas bien ce qui se produit. Un simple passage de sa langue sur cette chose rose qu'elle a décalottée, et voilà son visage noyé sous une pluie gluante et chaude. Elle n'a pas le moindre geste de repli alors que la marée se répand sur ses joues, son menton, et continue de couler en filaments laiteux. Quelques gouttes sont entrées dans sa bouche ; elle ne les recrache pas. Intriguée par la texture de cette liqueur, elle l'avale sans trop faire la grimace, mais ce n'est sans doute pas une saveur qu'elle appréciera : une pensée à contre-courant de ces gestes d'amour auxquels ils se livrent tous les deux.

Pourtant la main de Catherine n'a pas quitté cette anguille pleureuse. Et dans la paume de sa menotte la bête perd de sa vigueur. Elle a presque un sourire de circonstance en constatant

que très vite la trique, après s'être liquéfiée, se ramollit rapidement. De son bras libre, elle repousse soudain le garçon qui ne se serait pas arrêté en si bon chemin.

— Arrête, Adrien ! Je crois que nous allons faire une bêtise. J'ai aimé ce que nous faisons mais, pardon pour ma franchise... je ne suis pas amoureuse de toi.

— Comment ? Mais... pourquoi ? Tu es sûre de toi ?

— Oui ; tu es mon ami, tu vas le rester. Je crois que pour se donner, il faut avoir un petit déclic là, au fond du cœur. Tu avais raison : je vais appeler chez moi et voir avec maman et papa ce que je dois faire.

— Mais moi... mes sentiments... ils ne comptent pas ?

— Si, bien sûr. Mais interroge-toi. Tu as sans doute plus envie de coucher avec moi que de vivre avec moi, et c'est une différence énorme. Moi, je me donnerai uniquement à l'homme avec qui je voudrai faire un bout de route, tu saisis ?

— Pff... Ce que vous êtes compliquées, vous autres, les gon-zesses ! Mais je respecte ton choix.



Gabriel et Marinette sont silencieux. Le coup qu'ils viennent de prendre sur la tête les laisse pantois depuis cinq minutes. Catherine ne parle plus. Elle a débité son histoire, et ils ne comprennent pas tout. Aux jointures de ses mains blanchies à force d'être serrées, leur fille sait la douleur de son père. Sa mère, elle, le front baissé, regarde fixement les carreaux du carrelage. Quand son mari se lève, il semble avoir vieilli de dix ans en une seule matinée.

— Et les gens qui ont cette fille... qui te ressemble, ils sont comment ?

— Elle s'appelle Karine, papa... et catastrophés comme nous. Ils sont braves, mais moi, je voulais votre avis. Je suis perdue. Et vous seuls pouvez avoir une idée sur ce qui s'est passé le jour de ma naissance.

— Mais, Catherine... il ne s'est rien passé d'anormal. Tu es née par césarienne à l'hôpital ; notre sage-femme ne voulait prendre aucun risque, tu arrivais par le siège. Tu sais, je n'ai pas vraiment assisté à ta venue au monde. Le médecin a endormi maman et j'attendais dans un petit salon.

— Moi, je ne me souviens pas de grand-chose. Le toubib m'a demandé mon poids et il m'a endormie. À mon réveil, tu étais dans une sorte de berceau et les sœurs infirmières t'ont amenée vers moi. Tu étais toute belle, rose et fraîche. C'est tout ce dont je me souviens.

— Tu crois que nous devons les rencontrer ? Tu as bien un avis aussi, non ?

— Je ne sais pas ; mais j'ai du mal à me faire à l'idée que je pourrais avoir une sœur. C'est vrai aussi que j'ai passé mon temps à avoir de drôles de visions, des rêves comme si je voyais des endroits, des lieux, des trucs différents, et ça m'a menée chez cette madame Redon.

— Mais tu vas mieux ? Tes cauchemars sont finis ?

— Ben... curieusement, oui. Ils ont presque totalement disparu. Je ne sais pas, mais peut-être qu'une entrevue avec ces gens-là... nous pourrions voir ce qui va en ressortir. Je suis votre fille seulement à vous... eux ne seront jamais rien pour moi.

— Et cette Karine... c'est qui, c'est quoi ? Si elle était vraiment ta sœur ?

— Là encore vous me posez une colle... La maternité aurait fait une faute ? Comment est-ce possible ?

— J'espère que cette histoire ne va pas te perturber, et que tes examens...

— Ne t'inquiète pas, papa... je travaille, et on verra bien.

Intérieurement, Gaby bout. Il en veut à la Terre entière. Pour un peu, il donnerait des coups de pieds dans tout ce qui bouge. Sa fille, la prunelle de ses yeux... Qu'ont-ils bien pu faire dans ce foutu hôpital ? Il est parti avec la rage au ventre, incapable de gérer cela.

Depuis le départ de sa fille de la maison, son lieu de prédilection c'est le bar « Les petits amis ». Là, avec ses potes de l'usine, il boit un coup ou deux le soir. Mais aujourd'hui il est seul à une table. Il médite, maudissant cette société pourrie. Tout y passe, patrons et gouvernement. Marinette n'est plus aussi attentionnée ; elle marque le pas depuis ce départ qui n'a rien arrangé.

Au lit, les nuits avec son épouse, c'est du réchauffé, du recuit parfois. Si elle accomplit son devoir conjugal, le plaisir n'est plus qu'un lointain souvenir ; la gamine a emporté dans ses valises un bonheur bien innocent. Elle ne sait rien de tout ceci. Loin dans la grande ville, elle est si éloignée de toutes leurs petites misères... Devant son verre, s'il n'était pas un homme, il se laisserait presque aller à une petite larme. Mais un mec, ça ne chiale pas ! Alors, de petit rouge en petit rouge... sa tête s'embrume et sa colère gronde. Les colères d'un père peuvent parfois être terribles.

Ils vont voir de quel bois un Gabriel se chauffe ; ça va barder ! Et il refait le monde, à grand renfort de picrate. Dès lors, la cuite est inévitable. L'ivresse plus la rogne, un mélange détonant qui rend les gens les plus paisibles d'une agressivité sans bornes. Le patron du café s'engueule un peu avec son ami de toujours ; il a rarement vu le contremaître dans un pareil état. Mais ici, personne ne se mêle des affaires des autres ; à chacun ses problèmes, et il ne déroge pas à cette règle qui fait que les uns et les autres arrivent à vivre en harmonie.

Quand avec ses souliers à bascule il rentre à la maison, la nuit est tombée depuis belle lurette. Alors le boucan dans la cuisine puis dans la chambre à coucher alerte la jeune femme qui ne dort que d'un œil, sachant son père dehors. Marinette elle aussi est terriblement anxieuse. Elle connaît bien son oiseau : quand il a un problème, plutôt que de s'en ouvrir à son épouse, il va le noyer dans le pinard. Et ce soir, l'obstacle est de taille. Il rentre à tâtons, s'emmêle les pattes dans la carpepe, jure comme un charretier. Ses

maines d'ouvrier, ses grandes mains calleuses viennent s'appesantir sur la croupe de son épouse.

Il sent le vin, mais cependant son humeur est égrillarde à son retour du troquet. Dans la pièce attenante, l'oreille attentive de la gamine suit avec inquiétude les bruits qui fusent de la chambre parentale. Maintenant c'est sa mère qui couine un peu. Sans doute qu'encouragé par la vinasse, son père aimerait... mais si c'est cela, ce n'est que moindre mal. C'est vrai aussi que l'alcool n'aide en rien les desseins de Gaby. Pour faire l'amour, encore faut-il avoir une érection correcte, et la guimauve qui chatouille les fesses de sa femme n'est guère dangereuse. Catherine sourit à cet épisode d'une liaison incertaine et s'endort en rêvant de cette sœur tombée du ciel.



Les deux enfants – Karine et Frédéric – et les parents, Hector et Alice, sont autour de la table. Ils attendent la visite du grand-père. Son dernier mandat de maire terminé, veuf depuis quelques années, il a aspiré à une retraite bien légitime. Le conseil de famille est réuni au grand complet. Ça ressemble plus à un conseil de guerre qu'à une réunion de famille. Ce qui se décidera ici sera examiné par une escouade d'avocats, tous amis du père. Comment leur médecin a-t-il pu les flouer de la sorte ? Mais Alice a une réaction des plus rationnelles : et si c'était l'autre couple qui avait eu une seconde fille ? Comment le savoir ? On parle encore un peu ; tout le monde y va de sa petite vision des choses.

Frédéric, lui, est à son aise : dans un cas comme dans l'autre, une des deux filles pourrait faire son bonheur. Mais en y réfléchissant mieux, il est préférable que celle vue à la piscine ne soit pas sa sœur. Mais du même coup, si c'est l'autre couple qui a mis au monde des jumelles, Karine ne serait plus vraiment de sa famille... et plus rien ne l'empêcherait alors d'en être amoureux. Il jubile intérieurement. Cette seule perspective lui donne une trique monumentale. Ses

pensées se mettent en branle, puisque sa queue est dans cet état. Il s'imagine un instant que les deux pourraient lui appartenir, après tout ! Dire que tous le pensaient dingue quelques jours auparavant...

— Et si on invitait cette... Catherine ? Après tout, vous êtes sœurs et elle n'y est pour rien dans cette affaire. Pas plus que ses parents, à qui il semblerait que vous vouliez réserver un sort.

— Frédéric... tu n'y penses pas ! On aurait l'air de quoi ?

— Ben... de personnes humaines qui ne veulent que le bonheur des deux filles. Je ne vois pas où est le problème. Vous voulez faire quoi ? Que cette fille aille en prison ? Ses parents aussi peut-être ?

— Bon, calmez-vous tous, là ! Je crois que Frédéric a raison : si quelqu'un reste à blâmer, c'est ce bon docteur Houmet ; mais lui n'a donné aucune version des choses. Il est le seul à savoir la vérité.

Le grand-père vient de se ranger du côté de son petit-fils, et plus personne ne songe à élever la voix. Il est décidé à l'unanimité d'inviter toute la famille de cette Catherine. Faire connaissance est une des meilleures manières de voir si les ressemblances sont si troublantes, et puis ça permettrait de mesurer le fossé entre l'éducation de l'une et celle de l'autre, bien qu'apparemment l'autre fille soit douée pour les études également. Pour le moment, cette rencontre va être préparée, et c'est Frédéric qui se trouve chargé d'écrire les invitations. Hector et son père iront voir le bon docteur et tenteront de comprendre. Ceci enfin décidé, tous déjeunent d'un cœur plus léger. Mais le sujet reste tout de même sur ces jumelles qui ne se connaissent toujours pas.



— Gabriel ! Gaby, viens voir le courrier !

— J'arrive ! Pas la peine de crier comme ça, j'arrive, bon sang !

— Regarde, un courrier des... des parents de cette autre fille. Je n'y crois pas... ils nous veulent quoi ?

— Ben, le mieux pour le savoir, c'est encore d'ouvrir l'enveloppe, tu ne crois pas ? Tu en penses quoi, toi, Catherine ?

— Je me rangerai à votre avis. Enfin, pour savoir, je suis d'accord : il nous faut ouvrir la lettre.

Le couteau de Gabriel qui court sous le rabat de l'enveloppe entame le papier. Puis d'une main qui ne tremble pas il extrait de la pochette blanche une feuille manuscrite. Ses yeux mettent un long moment à parcourir les lignes tracées par une patte inconnue.

— Ben... ils voudraient nous rencontrer ! Vous seriez d'accord pour ça ?

— Je te l'ai dit, papa : je ferai comme vous dites. Mais ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée.

— Mon Dieu, ils ne vont tout de même pas nous prendre notre seule fille ?

— Mais arrête donc, Marinette ! Ce sont des gens civilisés ; et puis moi vivant, personne ne touchera à notre Cathy.

— Papa, maman, calmez-vous. Allons les voir et nous verrons bien ; ils sont sûrement dans le même état d'esprit que nous, ils cherchent à comprendre. Et rien ne dit que ce n'est pas leur fille qui est la vôtre ; vous y avez songé à cela ?

Ni l'un ni l'autre ne répond à cette interrogation. Ils ne disent plus un mot, se perdant dans des pensées plus ou moins sombres. Que s'est-il passé dans cette fichue maternité ? Tout comme la famille d'Hector, chez Gabriel on est d'accord : la faute incombe au docteur Houmet. Lui seul détient la clé de l'énigme. Alors oui, ils se rendront à l'invitation de ces gens qui espèrent comme eux en savoir davantage. C'est difficile, c'est compliqué, mais la peur n'a jamais évité aucun danger. Il faut donc crever l'abcès et savoir, c'est aussi une façon de se délivrer. Ils iront tous les trois, soudés, et ma foi... ils verront bien ce qui en ressort.

Adrien soutient aussi son amie Catherine. Il espère toujours qu'un jour... elle l'aimera autant qu'il l'aime, lui. Il réalise toutefois que tomber amoureux d'une personne ne se fait pas en claquant des doigts. Quand il a compris le désarroi de sa copine, tiraillée entre rires et pleurs, en apprenant l'existence d'une possible sœur,

il est venu de suite. Le voyage vers les Vosges et les retrouvailles ont surpris la jeune fille, mais elle l'a bien accueilli. Ses parents aussi lui ont ouvert les portes de leur maison sans poser de questions. Alors c'est presque naturellement qu'il se retrouve à les accompagner dans cette autre famille.

Finalement, il est le trait d'union entre eux, le lien entre la famille de Gabriel et Marinette, et Karine et ses parents. Il connaît déjà le fils de ces gens. Il se remémore sa première rencontre avec celui qu'il avait pris au premier chef pour un homosexuel. Quand il en reparle avec Catherine, les questionnements et les drôles de manières de ce type lui paraissent maintenant moins loufoques qu'au moment des faits. Ce Frédéric avait bien des raisons de croire que sa sœur – enfin, celle qu'il prenait pour sa sœur – avait une double vie. Il a donc expliqué dans les moindres détails cette rencontre à Gaby, qui écoute attentivement les éclaircissements donnés par le jeune garçon. Ceci motive donc le fait qu'Adrien soit lui aussi au rendez-vous des deux familles.



Un samedi ordinaire qui n'a plus rien de commun avec les autres débuts de week-ends de cette année. Gabriel et Marinette ont sorti les habits d'apparat, et leur fille elle aussi s'est vêtue d'une manière plutôt élégante. Dans son ombre, chien fidèle, Adrien s'est fendu d'une cravate. C'est donc un quatuor endimanché qui se rend à l'invitation de ces Romarimontains de pure souche. Le trajet n'est pas très long ; une petite vingtaine de minutes séparent les uns des autres. Ces kilomètres sont parcourus dans un silence pesant, quasi religieux, Gabriel faisant bien sûr mine de se concentrer sur la conduite, mais personne n'est dupe. Dans toutes les têtes, les mêmes pensées, les mêmes doutes. Des peurs identiques.

La maison d'Hector et de son épouse n'a rien de commun avec la modeste demeure des parents de Catherine. Sur le perron, le grand-père attend, se voulant impassible, l'arrivée imminente de

ses hôtes. Quand la petite berline emprunte l'allée gravillonnée qui mène aux quelques marches où il se trouve, il a beau dire ou faire, son cœur bat plus fort. Le premier qu'il voit, c'est l'homme. Un homme droit, et bien vêtu. Puis une femme fort belle encore à qui le conducteur ouvre la portière. Déjà, ces gens-là ont une certaine éducation, c'est rassurant. Puis un gamin de l'âge de Frédéric émerge de la banquette arrière. Mais lui, c'est cette forme vaguement visible encore dans le véhicule qu'il attend.

Une jupe noire, un corsage rouge sombre, et une tête qui le laisse pantois : voilà cette copie parfaite de sa petite-fille qui vient de s'extraire de l'arrière de la voiture. Il en a le souffle coupé ! Même couleur de cheveux, mêmes traits fins du visage, même... tout. C'est certain qu'en les croisant séparément, il n'est guère possible de s'apercevoir que cette fille-là n'est pas sa Karine.

Aux salutations d'usage, d'autres sont servies et les mains se serrent, presque aimablement. Mais le vieil homme qui suit des yeux cette grâce qui vient à sa rencontre n'a plus aucun doute : la fille de ses enfants et celle-ci sont sœurs, il n'y a aucune ambiguïté. Jusque dans sa démarche et son déhanchement, cette femme en devenir a des attitudes similaires à... la fille d'Hector.

Il invite tout ce petit monde à entrer et ils sont tous debout dans le salon à regarder s'avancer vers eux cette copie parfaite de la fille de la maison. Une larme coule sur la joue d'Alice alors qu'elle voit s'avancer vers elle une Catherine si semblable à sa Karine. Frédéric aussi jubile ; il sait bien qu'il avait vu juste. Cette demoiselle, c'est son Amérique à lui, son avenir peut-être. Il suffirait qu'il ait juste un zeste de chance. Que ses parents ne soient pas ceux de cette... Cathy trop belle. Puis il s'avise de la présence du garçon qui accompagne en lui donnant la main le sosie de sa frangine.

— Ah, tu es là toi aussi ? Bonjour ! Alors tu comprends mieux mes questions de ce soir-là ?

— Oui. Bonjour, Frédéric. J'avoue que tu m'avais laissé plutôt dubitatif et perplexe, mais que depuis peu je comprends mieux le sens de tes... attentes.

À ses côtés, son amie vient de stopper net ses pas. Face à Catherine, une autre fille, tel un reflet dans un miroir, la regarde avec des yeux incrédules. Elles sont enfin l'une devant l'autre et il se passe mille petites choses inexplicables. Comme si un courant invisible passait de l'une à l'autre. L'émotion de tous est palpable. Hector, Alice, Marinette, Gabriel, les deux autres garçons et même le grand-père, tous suivent cette scène hallucinante : deux femmes parfaitement identiques qui se tiennent à quelques centimètres l'une de l'autre, face-à-face émotionnel d'une intensité énorme. Ils sont tous subjugués par deux fleurs aux traits si parfaitement identiques, aux sourires aussi figés. Chacune reste un long moment à ne plus bouger, attentive à saisir dans les yeux de sa vis-à-vis une lumière toute pareille à celle qui luit dans ses quinquets.

C'est Alice qui la première ouvre la bouche :

— Mon Dieu, Hector... Dis-moi que je suis endormie et que je vais m'éveiller. Ce n'est pas possible.

— Allons, ma chérie... il y a une explication, mais cette jeune personne ne peut pas la connaître. Je suppose que ses parents sont, tout comme nous, aussi surpris de cette... trop parfaite similitude.

Gabriel et Marinette sont aussi stupéfaits que l'autre couple. Personne ne sait plus quoi dire. La situation s'avère très spéciale ; ils s'attendaient tous à une ressemblance, sans jamais y croire vraiment. Mais là, ce n'est plus le fruit d'un hasard heureux ; c'est presque diabolique. Les deux filles viennent de se rejoindre et de se tomber dans les bras. Elles n'ont pas de mots pour exprimer cette incroyable rencontre. Serrées l'une contre l'autre, elles se taisent. C'est encore le grand-père qui invite tout ce joli monde à prendre place autour de la table familiale.

Lorsqu'il fait un signe, une bonne vient servir les verres déjà posés sur l'immense table recouverte d'une nappe blanche. Karine

et Catherine font connaissance avec le reste des gens de la tablée. Gaby est comme un zombie ; il a pris un coup sur la tête devant cette fantaisie de la Nature. Puis chacun y va de sa petite histoire. Les propos sont mesurés ; les deux garçons aussi se racontent des tas de choses plutôt personnelles, puis un déjeuner suit ces retrouvailles étranges. Les parents eux aussi se posent des questions qu'ils n'auraient jamais crues possible de placer. La seule conclusion qui s'impose, c'est que ces deux filles sont sœurs jumelles et que la seule personne à savoir la vérité s'appelle Houmet.

Il devra être interrogé sur cette affaire ; ils sont tous d'accord sur ce fait.

Acte VII : Vérités et bonheur

Les deux filles se sont revues et l'affaire suit son cours. Des prises de sang, des examens de toutes sortes sont faits pour savoir. Les résultats traînent encore, comme toujours dans ce genre de chose. Catherine et Karine se sont prêtées de bonne grâce à ces piqûres, et c'est à chaque fois un plaisir de se revoir. Les parents de Karine sont venus rendre visite à ceux de cette frangine tombée du ciel. Frédéric, quant à lui, a le cœur qui bat pour les deux, n'arrivant visiblement pas à balancer plus en faveur de l'une plutôt que de l'autre.

Le docteur Houmet, entendu dans le cadre de cette affaire, n'a pas souhaité répondre ouvertement ; il s'est retranché derrière une amnésie sélective et son grand âge. La justice doit donc passer, et bien entendu – comme l'avait prédit Adrien – les feuilles de chou locales se sont emparées de cette affaire et se répandent en articles plus ou moins graveleux. Quelques photos ressurgissent sans trop savoir d'où, et les visages des deux filles s'étalent en première page de ces quotidiens régionaux.

Au tribunal de la ville, ce matin de novembre, il n'y a plus une place pour s'asseoir le jour de cette audience où le bon docteur doit s'expliquer. Les filles sont chacune aux côtés de leur avocat respectif et le grand cirque commence. Pressé de questions de toute part, le vieil homme se mure dans un silence pesant. Puis chaque père vient raconter sa version de ce matin du jour de la naissance. Gaby d'abord, qui revit les affres de l'angoisse qui l'habitait à

ce moment-là. Il retrouve dans ses souvenirs les mots du docteur. Hector ensuite y va de son petit couplet.

Une des deux sœurs qui assistaient le médecin est présente également, mais elle ne se souvient de rien. Sa collègue de ce jour si particulier est partie depuis bien longtemps rejoindre son créateur. La présidente de l'audience ne cesse de réitérer les mêmes questions, puis c'est au tour du grand-père de Karine d'être appelé à la barre. Mais rien n'y fait : monsieur Houmet reste muet. Frédéric et Adrien sont dans la salle, assis près des parents des deux jeunes filles. Finalement, dans le contexte bizarre de cette histoire, rien ne semble s'éclaircir vraiment.

Alors Cathy et Karine, ensemble, s'expriment avec une force, une vitalité qui émeut toutes les personnes présentes dans la salle :

— Monsieur Houmet, quelles que soient les circonstances de notre naissance, vous êtes le seul à détenir la vérité. Nous vous conjurons de nous dire qui nous sommes, ce que nous sommes, et pourquoi nous le sommes. Nous ne vous en voulons pas, mais nous avons droit à la vérité, simplement pour vivre normalement le reste de nos vies.

Sur le banc, le vieillard lève la tête vers ces deux jeunes filles qui, d'une seule voix, lui jettent à la figure sa faute, celle de n'avoir pas eu le cran d'avouer à Maryse que son enfant était mort-né et de lui avoir offert cette fille qui l'accuse aujourd'hui. Quant à Gaby et Marinette, eux ne savaient rien non plus ; ils sont là, comme Hector et Maryse, à retenir leur souffle. La main tremblante qui remonte les lunettes sur le nez du toubib va-t-elle lui donner le courage de parler enfin ?

Il bredouille quelques mots entre ses dents, des excuses qui ne suffiront jamais à réparer. Il dit ne plus se souvenir, ne plus savoir, et c'est son avocat qui prend la relève. Il évoque une éventuelle prescription pour les erreurs que pourrait avoir commises son client. La salle murmure aussitôt son désaveu devant cette lâcheté. C'est le moment que choisit une inconnue pour hurler :

— Salaud ! Tu as gâché la vie de deux familles et tu n'as pas le cran de t'expliquer !

La présidente du tribunal se met elle aussi à crier, et la femme se tait. Mais le bon docteur s'enferme de plus en plus profondément dans son silence. Un mutisme duquel il ne sortira sans doute plus. Les débats se poursuivent, mais aucune lumière n'est apportée sur ce qui s'est réellement passé ce jour-là. Les analyses ADN ont cependant déterminé que les deux filles sont jumelles, et finalement leur demi-frère se trouve confronté à un nouveau problème : laquelle aimer ? Il peut être amoureux sans que personne ne puisse le lui reprocher. Les mêmes examens sanguins ont aussi déterminé que les deux filles portent les gènes de Marinette et Gabriel : ils sont donc potentiellement les parents biologiques des sœurs.

La vie reprend son cours. Deux femmes séparées depuis leur naissance qui se retrouvent chez les parents de l'une ou de l'autre et apprennent à se connaître. Adrien courtise toujours Catherine, mais il lui arrive parfois de ne plus savoir qui est qui. De plus, les deux filles jouent à se vêtir de la même manière, et même Gaby ou Marinette, Maryse et Hector sont bien en peine de faire la différence. Frédéric lui aussi se sent, depuis les résultats des tests, bien soulagé. Il n'a plus de honte à aimer l'une ou l'autre, pour ne pas dire l'une et l'autre. Avec Adrien, il s'entend plutôt bien. Aucune rivalité ne vient ternir cette nouvelle amitié naissante. Alors quand un soir il entre dans la chambre de celle qu'il prend pour Cathy, c'est tout naturellement qu'il lui parle comme à une amoureuse.

— Tu sais que nous ne sommes pas tout à fait du même sang ?

— ... ?

La jeune femme, assise sur son lit, ne répond rien.

— J'ai donc le droit de te dire que je t'aime sans que cela choque la morale. Et depuis toujours je crois que je suis amoureux de toi, Karine.

— Mais...

— Chut ! Ne crains rien, je ne vais pas te sauter dessus. Ce n'est pas mon but. Je veux simplement te dire combien je tiens à toi et que cette barrière qui nous a séparés toute notre enfance n'a plus lieu d'être.

— Tu es fou ?

— Pas le moins du monde. J'ai même très envie de t'embrasser. Tu me gifles si je le fais ?

— ... Je n'en sais rien.

— Il n'y a donc qu'un seul moyen de le savoir.

— Quoi ? Comment ça ?

Frédéric s'est juste approché et s'assoit lui aussi sur le grand lit. Sa main prend délicatement celle de Karine et il caresse du bout des doigts la peau de cette menotte. Elle ne bronche pas et se laisse aller à poser sa tête contre la carcasse de ce garçon si empressé. Lentement, avec des gestes gauches, il lui relève la tête et les lèvres du jeune homme viennent chercher celles de cette sœur qui n'en est plus vraiment une. Magie de l'instant, la bouche conquise s'entrouvre et deux langues amies s'enroulent dans une valse des plus gracieuses. Ce premier palot a le goût du rêve.

Toujours sans mouvements brusques, les deux jeunes gens se retrouvent étendus tout habillés sur la couche. Deux corps se frottent l'un contre l'autre dans une danse étrange. La folie du moment emporte avec elle les dernières réserves de ce garçon qui a attendu si longtemps. Quant à la jeune femme, elle aussi aime ces mains qui parcourent des chemins encore enfermés dans une barrière de tissu bien puérile. Elle se laisse enfin dévêtir avec douceur par ce diable de grand gaillard impatient. Comment en arrivent-ils à être nus comme des vers sur ce matelas moelleux ?

Elle ne garde aucun souvenir de son déshabillage rapide, pas plus qu'elle ne se souvient de l'envolée des frusques du garçon. Mais elle garde par ailleurs la souvenance des mains qui courent sur sa peau, s'insinuant partout. Chaque mont, chaque courbe, tout est sujet à découverte. Elle aime finalement ces câlins distillés avec une

certaine fougue. À aucun moment elle ne cherche à se soustraire à cette envie que le grand escogriffe fait monter en elle. Et quand il guide sa main vers un centre qui a surgi de nulle part, seulement planté là par ses envies, elle frissonne en découvrant ce mât qui lui indique le degré de son désir.

Pour la première fois de sa vie, la jeune femme fait l'amour. C'est doux, c'est bon, et Frédéric – s'il se montre parfois impétueux et trop pressé – n'en est pas moins un amant zélé. Enfin, comme elle n'a aucune référence en la matière, tout lui semble merveilleux.

Après cet épisode amoureux, ils papotent de tout, de rien, mais leurs mains gardent un contact précieux. Lui dessine des arabesques du bout des doigts sur le ventre de la jeune femme. Elle caresse son front et son visage comme pour en découvrir tous les détails. Ils se sentent bien, heureux de vivre quelque chose d'unique.

Ils se rhabillent finalement, tout heureux de ce dépucelage mutuel. Et c'est au moment où ils s'embrassent une dernière fois que la porte de la chambre s'ouvre. Dans son encadrement, la réplique exacte de celle que Frédo tient dans ses bras reste là, médusée de ce baiser qu'ils s'échangent.

— Ben... frerot, qu'est ce qui te prend ? Et toi, Catherine... Je ne peux pas te laisser seule deux heures sans que...

— Mais... tu es... Catherine ou Karine ?

— Catherine. Ta sœur m'avait laissé dans sa chambre le temps d'aller chez le dentiste. Tu croyais que j'étais elle ?

— Ben... oui ! Mais elle ou toi, qu'est-ce que ça change ? Vous êtes si semblables...

— Hep là ! Moi, je veux être aimée pour ce que je suis, pas pour ma sœur, comprends-tu ?

— Ne me dites pas que vous êtes allés plus loin dans... ça pue le sexe ici. Vous avez vraiment fait ça ?

— Je croyais que tu étais elle, enfin... c'est compliqué. Je t'aime depuis si longtemps...

— Mais jamais je ne t'aurais permis de coucher avec moi ; tu devrais le savoir, grand nigaud ! Nous avons tissé durant des années des liens familiaux impossibles à détruire. Tu es mon frère pour la vie, et tu ne seras jamais rien d'autre que mon frère.

— Je... m'excuse pour ce qui s'est passé, alors, Catherine. Je n'avais pas l'intention de te tromper.

— Je sais, Frédéric, je sais, et j'ai aimé ce qui est arrivé. Tu n'y es pour rien, je l'ai bien voulu aussi.

— À la bonne heure ! Ils sont heureux. Merde alors, mon frère avec ma sœur !

— Ta sœur... juste grâce à des analyses de sang. Et puis certaines choses ne se commandent pas vraiment. Il me plaît, ton frerot, et s'il veut de moi...

— Oh, ma Catherine ! Viens dans mes bras !

Les deux filles se sont serrées dans les bras l'une de l'autre, et devant un Frédéric médusé elles pleurent. Mais lui s'en fiche éperdument que ce soit Catherine et non Karine avec qui il a fait l'amour. Sa seule perspective, c'est que l'une des deux l'aime véritablement. Comme quoi le cœur peut aussi se gourer. Dans ce furieux corps-à-corps qui les a rapprochés, Cathy et lui, il n'a trouvé que du bonheur. Alors, comme pour ne plus avoir à chercher, à se demander laquelle est laquelle, il retire sa gourmette de son poignet.

— Catherine, ma Catherine, tiens, prend ceci en gage de mon amour.

— Quoi ? Tu veux me donner ta gourmette ? Je ne peux pas accepter, c'est un trop beau présent.

— Allons, ne fais pas l'idiote ; s'il veut te la donner, c'est de bon cœur qu'il le fait. Je le connais depuis toujours, ce grand dadais. Il a un cœur en or.

— Mais... bon, puisque tu insistes.

— Et puis tu n'as pas compris ? Il n'est pas sûr à cent pour cent de nous identifier. Alors cette chaînette à ton avant-bras, c'est

une manière délicate de ne plus se tromper. Hein, frerot, que j'ai raison ?

— Pff ! Tu sais toujours tout mieux que tout le monde, Karine.

— Ouais... N'empêche que j'ai sans doute vu juste. Ne rougis pas, bon sang ! Personne n'arrive à nous différencier, et c'est une bonne idée.

Adrien a senti que celle qui lui fait battre le cœur a soudain changé complètement. Elle sort de plus en plus souvent avec sa nouvelle sœur. Il y a surtout ce Frédéric qui courtise, voire qui la serre de plus en plus près. Quelque part, il ressent une forme bizarre de jalousie. Bien que la seule fois où il aurait pu y avoir des sentiments avec Catherine, elle lui avait dit clairement ce qu'elle pensait. Il n'en demeure pas moins amoureux. Alors dans son esprit, ce sosie providentiel l'amène à imaginer une autre vision de cet amour. Lui aussi a du mal à faire la différence entre les deux femmes.

Depuis quelque temps, la femme qui lui tient le plus à cœur porte une gourmette au poignet. Il tente de savoir le prénom qui doit s'y trouver gravé. Peine perdue, ce bijou reste désespérément anonyme. Pas de plaque avec un signe distinctif évident, rien de tel. Mais à voir comment Cathy se comporte envers ce Frédéric, il n'est guère difficile de saisir qu'entre ces deux-là il se passe un truc. L'alchimie amoureuse leur donne un éclat qui illumine leurs visages. C'en est totalement renversant. Marinette a du reste été mise de suite dans la confidence : les femmes ont toutes des secrets qu'elles partagent avec leur mère.

Dépit ? Rage ? Folie ? Les mots manquent au jeune Adrien pour exprimer son désappointement. Mais une idée idiote, saugrenue, vient pourtant se faire jour dans sa caboche. Après tout, si Frédéric est amoureux de Catherine, sa frangine, elle, reste complètement disponible. Et son affection se met à changer lentement de camp. Un soir que les deux sœurs se trouvent chez Gaby, Catherine doit

s'absenter pour quelques minutes. Le garçon met alors à profit ces instants où il se trouve seul avec la réplique exacte de son amour.

— Alors comme ça ton frère sort avec Cathy ?

— Oui. Mais je n'y suis pour rien. Enfin si, un peu... Frédo a toujours été amoureux de moi, et il est un des rares que ça arrange que nous soyons si semblables.

— Ah bon ? Pourquoi penses-tu que ça dérange les autres ?

— J'avoue que ce n'est pas facile de nous identifier au premier regard. Même impossible pour les parfaits étrangers. Et puis je l'aime bien, moi, mon faux-frère.

— Comme tu y vas ! Faux-frère... pas tant que ça.

— Oui, je dis ça pour rigoler. Il est et restera mon petit frangin. Mais tu n'en es pas un peu jaloux ? Il me semble que Catherine... c'était une peu ta terre promise, non ?

— Comme tu le dis. Mais il me reste une solution, non ?

— Ah bon ? Laquelle ?

— Ben... amoureux de l'une ou de l'autre... tu restes là, toi.

— Qui te dit que je suis prête à assumer ce genre de renversement de situation ? Qui te dit que tu pourrais me plaire ?

— On ne le sait jamais qu'après ; c'est bien comme cela qu'on dit, non ?

— Après ? Mais après quoi ?

— Ça...

Il vient de la prendre par la main et attire gentiment contre lui la frêle jeune femme. Puis, dans un second temps, son visage s'approche de celui de Karine. Quand leurs lèvres se sont trouvées, elle n'a pas eu l'ombre d'un recul. Les seuls frissons qu'elle ressent sont ceux des décharges électriques distillées par ce baiser d'une incroyable intensité. C'est elle qui en réclame un second alors que le premier se meurt dans un manque d'air évident. Puis les mains remplacent les mots. Les doigts découvrent ce que les vêtements cachent encore si bien. Le garçon est doux, elle est réceptive. Sur

le bord de l'évier chez Gabriel, deux corps s'aiment passionnément, deux êtres se découvrent.

Une vraie passion commune, des élans communicatifs amènent ce couple à nouer des liens charnels formidables. Pour rapide que soit l'étreinte, elle n'en laisse pas moins des traces dans le cœur de ces deux-là. Et au retour de Catherine et de ses parents, aucun d'eux ne pourrait vraiment se douter que les autres viennent de consommer. Sauf à bien regarder dans les yeux de Karine où apparaît un éclat fiévreux, personne ne se douterait de ce qui vient de se passer.

Le dîner de ce soir-là s'en trouve bien plus joyeux. Et une fois de plus, la seule confidente de cette affaire se trouve être, comme la plupart du temps, une maman...

Alice bat des mains. Elle saute presque de joie. Son fils, sa fille, tous les deux amoureux, ça la rend euphorique. Hector connaît lui aussi le plaisir de ce regain de forme chez son épouse. Le cœur des femmes se montre généreux quand les petits bonheurs des épouses se vivent au quotidien. Marinette et Gabriel aussi ont revisité les amours tendres en unissant leurs corps comme aux premiers jours d'une nouvelle vie. Les deux filles de la maison – trois si Karine est comptée – ont du soleil plein les yeux. Et puis les garçons qui entourent d'affection les deux demoiselles sont tellement beaux...



Deux maisons éloignées de quelques dizaines de kilomètres se trouvent en fête. Chez Alice et Hector, les préparatifs s'accélèrent. Avec eux, une certaine tension monte aussi. Le papa devient nerveux. Pas une mince affaire que de remonter l'allée de l'église abbatiale avec à son bras sa fille... Il vient d'avoir le souffle coupé par celle qui descend les escaliers de sa chambre en robe blanche. Bon sang, elle a quelque chose de... d'Alice, son épouse, bien des années auparavant. Et pourtant cette demoiselle n'a pas une goutte de son sang à eux. Donc il s'agit bien de juste une question de cœur. Karine restera

toujours SA fille. Pas question qu'il en soit autrement. Et la déesse qui semble flotter sur les marches des escaliers se montre comme une bien jolie poupée.

Catherine et Marinette ajustent une dernière fois la tenue de fête de la fille de la maison. Le chignon qui orne son crâne rappelle à sa mère le sien, bien des années plus tôt. Et quelque part la petite larme qui naît au coin de ses yeux marque le début d'une autre vie pour le vieux couple. Il leur faudra, par la force des choses, s'habituer à revivre à deux. Gabriel attend dans la cuisine que les deux amours de sa vie daignent se montrer. Ils vont être, il en est certain, en retard à la mairie. Alors quand Cathy débouche de la chambre, c'est comme une gifle qui lui tombe sur la figure : la jeune femme est... d'une beauté sublime.

Un seul prêtre pour deux hommes qui attendent. Puis lentement, l'un à côté de l'autre, deux papas fiers qui remontent lentement l'allée centrale de l'église. Chacun tient à son bras une femme, mais elles sont si semblables que les regards ne quittent pas ces deux silhouettes qui traversent l'église et montent vers le chœur où un vieux curé en tenue les exhorte à avancer. Gabriel et Hector, leur précieux fardeau au bras, droits comme des I, s'effacent à l'approche de l'autel. Sur les bancs, une assemblée hétéroclite ne cesse de prendre des photos et de scruter les visages. Marinette et Alice ont elles aussi des regards éperdus pour ces deux fées qui vont bientôt s'envoler du nid familial.

Si elles n'avaient pas été au bras de leurs pères respectifs, Frédéric et Adrien auraient eu bien du mal à faire la différence. Il y a comme un murmure dans l'église ; puis le curé officie, et l'échange des consentements et des anneaux qui symbolisent ces fameux « oui » sont tous suivis avec ferveur par la foule des invités. Quelques journalistes couvrent l'évènement pour leurs canards. Les deux beautés feront encore, pour quelques jours, la une de tabloïds, puis comme toujours l'affaire s'estomperait, ramènerait dans l'ombre les deux dames qui ne demanderaient pas mieux. Si

Marinette se met à verser – c’est bien naturel – une petite larme, son Gabriel a mis un point d’honneur à ne rien montrer de ses états d’âme.

Pour Alice et Hector, leurs deux enfants convolent en justes noces, et si les filles sont très belles, Frédéric n’a rien à envier à ses deux sœurs. Il demeure heureux de ce dénouement qui le rassure ; sa vie vient de prendre une tournure des plus délicieuses. Étrangement, vivre avec une copie conforme de la gamine qu’il a côtoyée toute son enfance semble pourtant lui plaire. Une sorte de continuité, en quelque sorte, dont il ne se départit pas. Et puis il a une sœur qui devient du même coup sa belle-sœur : un amalgame compliqué, une gymnastique de l’esprit hautement improbable.

Le seul absent à cette grande fête a pour nom Houmet. Ce brave médecin qui, croyant bien faire – ça partait d’un bon sentiment – a réussi à gâcher la vie de deux familles. Mais à bien y repenser, il avait sans doute aussi donné des années de bonheur à ses amis Hector et Alice. Bien entendu, le geste ne pourra jamais être excusé, mais s’acharner sur un vieillard ne servirait à rien. Du reste, personne n’a insisté ; sur la pointe des pieds, le vieux toubib avait consenti à une retraite anonyme.

Parfois la vie apporte son lot de misère et de peurs. Elle mérite cependant d’être vécue, rien que pour des instants comme celui qui se déroulait là, dans cette église. Le père d’Hector, grand-père de deux des mariés, eut lors de la cérémonie une petite pensée pour le toubib. Quelques instants, il crut réentendre Houmet ce fameux jour de juillet 1952. Un bien bel été où deux gamines devenues aujourd’hui de belles jeunes femmes étaient venues au monde. Nées d’un seul ventre, toutes deux avaient eu une destinée différente ; et pourtant, le bonheur qui s’invite ce jour dans cette abbatale a comme un merveilleux goût de revanche.

Alors, quand pour les félicitations incontournables de la sortie de la cérémonie, Alice a serré ses enfants sur son sein, sa plus

belle récompense n'a-t-elle pas été les mots murmurés par sa petite Karine :

— Maman... tu as été la plus merveilleuse des mamans... Tu es et restes ma maman, quoi qu'il se soit passé.

— Mais tu es aussi ma fille bien-aimée. Et toi, mon Frédéric, j'avoue que ça me fait bizarre de te voir avec une femme qui ressemble tellement à... ta sœur. Mais si tu es heureux comme ça...

— Merci, maman, pour tout ce que tu nous as donné durant toutes ces années.

Un peu plus loin, un autre couple félicite une jeune brune, et la maman presse également contre sa poitrine une gamine qui vient de prendre époux.

— Tu es si belle, ma fille... Je crois que je t'aime encore plus qu'avant !

— Avant quoi, papa ? C'est la vie, et il est bon de se souvenir que nous ne maîtrisons pas tout. Mais moi aussi je veux te le dire avec mes mots : tu es le plus beau et le plus gentil des papas. Tu es... le mien. Quant à toi, maman, si j'avais eu un jour à choisir, je t'assure que c'est bien vers toi que je serais allée. Soyez fiers de vous autant que je le suis, moi ! Je vous aime tellement... Merci pour ces années de bonheur... et prions Dieu pour qu'elles se répètent à l'infini.

— Tu n'as jamais songé à l'existence que tu aurais eue si ta sœur...

— Chut, papa... regarde Alice et Hector, Frédéric et Karine... ne gâchons rien de notre nouveau bonheur.

— Oui, mon chéri ! Tu vois Gaby, les regrets sont vains... Reste mon gentil mari, et que la vie continue pour nous tous. Viens, nous devons aussi féliciter les heureux parents de la mariée... Elle est presque aussi belle que notre fille, tu ne trouves pas ?

Ce qui coule sur la joue de Gabriel n'a rien d'une perle de tristesse ; non, il s'agit seulement d'une poussière de bonheur qui

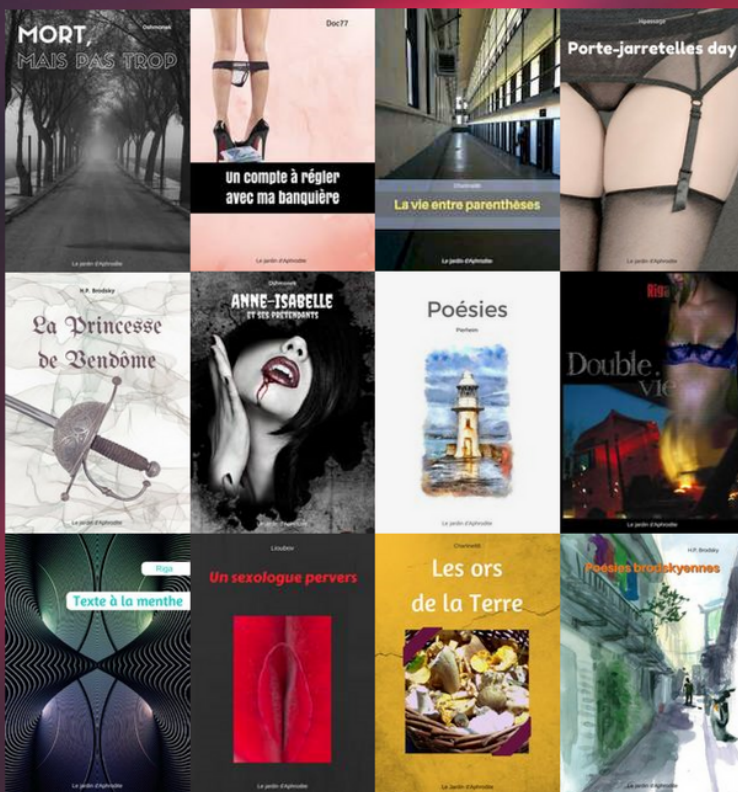
glisse délicatement vers son menton. Et sur le visage d'Hector, des signes analogues n'ont-ils pas laissé une pareille trace luisante ?

Que dire de plus de cette journée d'été... ah si ! Les cloches sonnent, et sans doute que le Bon Dieu, bien assis sur son nuage, rit de toutes ses dents de la bonne farce que monsieur Houmet leur a jouée !

L'important n'est-il pas d'aimer et d'être aimé ?

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite